Introduction générale

Romae ob uictoriae nuntium multus ubique sermo : coetus passim per fora, per templa uidebantur de obsidione, de pugna, deque occisorum numero uarie differentium. Atque ut quisque procax lingua ac miscere coetus histrionum more doctus, ita propiora ueris dicere in uulgus credebatur. Nec satis constabat penes quem ducum stetisset gratia patrati belli : quippe in Vrbe partibus obnoxia, et quae pro affectu metiatur fidem. […] *Haec aliaque Romae agitabantur, uana plerumque, et iis comperta minus, qui confidentius iactabant ; sed tamdiu materies in ore uulgi futura, quamdiu noua res obiiceretur, more Vrbis, in qua sermo sermonem trudit.*

"À Rome, à la suite de la nouvelle de la victoire, les conversations allaient bon train partout : on pouvait voir sur les forums, dans les temples, des rassemblements dans lesquels on exprimait des désaccords et des divergences de vues au sujet du siège, de la bataille et du nombre de victimes. Selon que l'on avait la langue bien pendue et que l'on savait fomenter des troubles, à la manière des histrions, on passait dans la foule pour dire des choses crédibles. On n'était pas certain de l'identité de celui qui, parmi les chefs, devait être remercié d'avoir achevé la guerre : car dans une ville sujette à la logique des factions, la confiance est donnée à l'aune des passions que l'on ressent. […] Telles étaient les conversations qui, entre autres, étaient objet de débat à Rome – propos vains, la plupart du temps, et dont la véracité était inversement proportionnelle à l'assurance de ceux qui les tenaient, mais destinés à demeurer sur les lèvres de la foule jusqu'à ce qu'on lui livre une nouveauté, selon la coutume, à Rome, de remplacer une conversation par une autre."

Quiconque aura fréquenté Tacite à un titre ou un autre s'étonnera sans doute à la lecture de ce paragraphe. De quelle œuvre ce texte, indéniablement tacitéen dans son style et son propos, est-il tiré ? De quelle "victoire", de quelle "bataille", de quelle "guerre", de quels "chefs" est-il question ? Ces quelques lignes ne constituent malheureusement pas un fragment inédit relatif à la bataille de Vesontio (mai 68), à la chute de Jérusalem (70) ou de Massada (73-74), que les aléas de la tradition manuscrite n'ont pas permis de conserver dans les *Annales* et les *Histoires*. C'est en réalité un pastiche de Tacite paru en 1617, écrit par le jésuite Famiano Strada et placé dans la bouche de Marc-Antoine Muret, le grand spécialiste de l'œuvre tacitéenne du XVI^e^ siècle, dans le but de discréditer l'historien romain, peu en faveur au sein de la Compagnie de Jésus. Strada lui oppose alors Tite-Live, dont l'imitation, en matière d'écriture de l'histoire, serait souhaitable[1].

Au-delà des problématiques de réception que soulève un tel texte ou de la qualité du pastiche lui-même, qui force à dessein l'obscurité de Tacite, quand il ne décalque pas

1 L'extrait est tiré du *Muretus*, dialogue de type cicéronien paru au sein des *Prolusiones academicae* (livre II, 2, p. 243-246). Sur la question du canon historiographique tel que défini par Strada, Claire 2014, que je remercie de m'avoir fait découvrir ce texte. Pour les enjeux plus larges de la réception de Tacite chez les Jésuites, Claire 2022, 529-534. La postérité des rumeurs des *Annales* et des *Histoires* est également perceptible dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* de Diderot (1782), qui donne un tour fort tacitéen à sa représentation de l'opinion publique sous les derniers Julio-Claudiens (Tatin-Gourier 2023).

certaines phrases[2], son contenu révèle à quel point l'œuvre tacitéenne a tôt été associée par la modernité à la thématique de la rumeur. Pour raconter à la façon de l'auteur des *Annales* la mort de Léon X et le début de la guerre de Quatre Ans (1521), Strada décrit la réaction tumultueuse de la populace urbaine, méprisée par le narrateur, le flux complexe des informations officielles et officieuses, les jugements divers et contradictoires exprimés dans les conversations de la population (*sermo*) – bref, tout ce qui passe "sur les lèvres de la foule", *in ore uulgi*, reprenant à nouveau une expression appréciée par l'historien latin[3]. À bien des égards, l'expérience de lecture dont témoigne Famiano Strada est aussi à l'origine de cet ouvrage ; elle explique surtout le positionnement médian, entre approche historienne et étude littéraire, que nous avons choisi d'adopter.

Car il n'est pas là question seulement d'impressions : une rapide enquête lexicographique montre par exemple que l'auteur des *Annales* est l'historien latin qui utilise le plus le terme *rumor*[4]. Plus largement, c'est la richesse des formes mêmes de bruits publics rapportés par l'historien et des rôles qu'il leur confère au sein de son récit qui interpelle et singularise ses œuvres historiques au sein de la littérature latine. "Aucun autre historien antique n'a jamais assigné un rôle aussi important aux *rumores* dans l'économie de son œuvre et n'en a tiré des effets aussi enrichissants pour son art et ses structures de pensée"[5] : ce jugement d'Eugen Cizek synthétise bien un sentiment général de lecteur dont cette étude voudrait, au fond, expliquer la raison d'être. Une telle enquête ne pouvait cependant se faire sans déterminer d'abord ce que représentaient les rumeurs, en tant que pratique sociale, au début du Principat et, plus largement, dans la Rome ancienne. La parenté du mot et la similitude apparente des réalités qu'il évoque pourraient conduire à penser que la rumeur, "le plus vieux média du monde"[6], n'a guère évolué entre l'Antiquité et nous. Les fausses informations et les théories du complot qui fleurissent au moment de la mort de Germanicus rappellent après tout les *fake news* qui constituent une part importante de notre quotidien. Or il importe de ne pas se laisser prendre au "piège de l'anachronisme"[7], et ce d'autant plus que, comme on le verra, les études historiques portant sur ce phénomène dans l'Antiquité n'ont jusqu'à présent pas offert de définition complète du phénomène. À l'approche littéraire, tacitéenne

2 Ainsi, l'expression *procax lingua ac miscere coetus histrionum more doctus* reprend celle utilisée pour qualifier Percennius au début des *Annales* (*procax lingua et miscere coetus histrionali studio doctus*, Tac., *Ann.*, 1.16.3).

3 Tac., *Hist.*, 2.78.4, 3.36.1 et Tac., *Agr.*, 41.4 ; syntagmes proches en Tac., *Hist.*, 2.73, *Ann.*, 14.22.1 et 14.56.2. On lit déjà *in ore uulgi uersari* chez Cicéron (Cic., *II Verr.*, 1.121), *omnibus in ore esse* dans la *Rhétorique à Herennius* (*Rhet. Her.* 2.12), et ce type de formule est également présent dans le langage épigraphique (ainsi pour le mime Vincentius en Afrique du Nord au IIIe siècle : *AE*, 1956, 122, l. 2-5, avec Arena 2011, 122-128).

4 En se fiant à l'outil statistique du projet *Perseus* (perseus.tufts.edu/hopper/vocablist?lang=la), le *Commentariolum Petitionis* de Q. Cicéron et le *De Bello Gothico* de Claudien sont les deux seules œuvres antiques à présenter une fréquence relative d'occurrences de *rumor* plus importante que celle des *Annales*, des *Histoires* et de l'*Agricola*. Cette remarque a surtout une valeur exploratoire, car le projet *Perseus* n'indexe pas l'intégralité de la littérature latine et, comme on va le voir, limiter l'étude des rumeurs à une approche lexicale, qui plus est en la réduisant au seul terme *rumor*, n'a pas grand sens. Sur cette fréquence, Ries 1969, 7 (qui dénombre cent cinquante passages contenant des rumeurs chez Tacite, sans relevé exhaustif ni explicitation de la méthode, cependant) ; Suerbaum 2015, 201.

5 Cizek 1995, 244.

6 Selon l'expression qui fournit le sous-titre de Kapferer 1987, contestée par Froissart 2002, 47-48 ; 56.

7 Larran 2011, 9.

en propre, se sont donc ajoutés, dans la conception de cette étude, d'abord un préambule, puis un chapitre préliminaire, puis une véritable première partie historique, nécessaire pour comprendre comment Tacite a rendu compte dans ses œuvres d'une pratique collective dont tout Romain, dans la Ville comme dans les provinces, au sein des mondes civils comme militaires, faisait l'expérience quotidiennement. En somme, partie de Tacite, notre lecture des rumeurs nous a conduit à le dépasser pour interroger plus largement ce que les Anciens qualifiaient de rumeurs et la place de ces phénomènes dans la société romaine, puis à y revenir pour comprendre comment l'auteur des *Annales* se situait face à la riche tradition (politique et littéraire) dont il héritait.

Nous proposons donc dans cet ouvrage une double approche pour étudier, en historien puis en philologue, le rôle et la place des rumeurs dans la société romaine de la fin de la République et du Haut-Empire. Ces deux parties sont unies par un même souci : "prendre au sérieux les rumeurs"[8] et leur accorder toute leur dignité d'objet historique et littéraire.

Prendre au sérieux les rumeurs : implications épistémologiques

Face à un objet labile comme celui de la rumeur, il est difficile de donner une définition a priori, malgré la familiarité immédiate des pratiques que le terme évoque. Nous proposons donc deux séries de remarques épistémologiques préalables, l'une relative à l'utilisation des sources pour reconstruire les pratiques de communication orale que recouvre la notion de rumeur, l'autre destinée à clarifier le rôle de l'élaboration rhétorique parfois très poussée qui accompagne les mentions de rumeur dans l'historiographie de langue latine, et chez Tacite tout particulièrement.

Reconstruire des pratiques sociales contre deux paradigmes des sources : lecture pathologique et lecture magico-mythique des rumeurs

Transmises essentiellement par la documentation littéraire, les rumeurs sont souvent associées par les auteurs anciens à des stéréotypes qui font obstacle à une étude historique des modalités d'échange informel de l'information. Ces stéréotypes relèvent de deux grands paradigmes, qu'il importe de déconstruire systématiquement pour reconstruire les pratiques sociales qu'ils dissimulent.

Les Anciens se représentaient ordinairement l'action collective, et particulièrement les mouvements de foule, comme un dérèglement psychique de la communauté, favorisé par la déresponsabilisation que permettrait la dissolution de l'individualité au sein des masses anonymes. Dans ce sillon, les rumeurs pouvaient être assimilées à une maladie infectieuse rongeant sournoisement le corps social et mettant en danger sa cohésion interne. "Épidémie" (*tabes*) est ainsi le terme qu'utilise Tacite à plusieurs reprises pour qualifier les mouvements séditieux et les rumeurs contestataires qui grondent pendant les mutineries[9]. Une telle

8 Nous faisons nôtre l'expression très à propos que le sociologue et politiste Philippe Aldrin donne comme titre à l'introduction de son ouvrage (Aldrin 2005), qui a été crucial pour notre étude.

9 Voir Tac., *Hist.*, 1.26.1 et 3.11.1, avec Ash 1999, 61, qui rapproche ces textes de Sall., *Cat.*, 36.5, Liv. 42.5.8 et Sil., *Pun.*, 11.12-13.

représentation a connu un certain écho chez les premiers théoriciens de la foule, à la fin du XIX^e^ siècle, à l'image de Gustave Le Bon ou de Gabriel Tarde[10]. Cette vision péjorée des rumeurs est consubstantielle aux premiers travaux scientifiques sur ce phénomène, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, avec les études de G. Allport et L. Postman, qui mettent l'accent sur le caractère anomique des rumeurs et sur le dysfonctionnement de la société qu'elles révèleraient[11]. En suivant Ph. Aldrin, on qualifiera de "psychopathologique" cette approche qui s'est constituée en véritable paradigme dans les années 1950 et 1960 ; pour le domaine français, l'ouvrage d'E. Morin consacré à la *Rumeur d'Orléans* est très représentatif d'une tendance qui cherche dans les rumeurs l'expression d'un inconscient collectif troublé[12], tendance qui s'est maintenue dans les décennies suivantes et est restée vivace jusqu'à tout dernièrement[13]. Le "postulat anomique et psychopathologique"[14], appuyé ou non sur les études que l'on vient de citer, a longtemps été la norme dans les sciences de l'Antiquité, certains travaux n'hésitant pas à reprendre sans recul critique l'image de l'"épidémie" ou de la "maladie" de la communauté induite par les sources[15]. S'il faut se départir de cette lecture, c'est tout autant parce qu'elle véhicule une représentation des rumeurs comme phénomène nocif et dangereux, contre lequel la communauté devrait faire (anti)corps, que pour le présupposé "asociologique" qu'elle suppose : puisque le ragot est vu comme un agent pathogène, on le considère comme un corps étranger à la société, causant des désordres ponctuels et passagers lorsqu'il contamine celle-ci. En conséquence, il est impossible de traiter l'échange de rumeurs comme une pratique ordinaire de toute société organisée. Or toutes les rumeurs, même celles qui adoptent des formes violentes et véhiculent des discours corrosifs, se fondent sur des réseaux de sociabilité et des modes d'échange de l'information que les acteurs pratiquaient quotidiennement, comme nous le verrons dès le premier chapitre de cette étude.

Le second paradigme est perceptible dans le refus d'accorder toute rationalité aux locuteurs de la rumeur. Dans la continuité du portrait stéréotypé des foules comme être collectif gouverné par ses passions, l'acte de transmission des rumeurs est rarement présenté par les auteurs comme un geste rationnel – et bien sûr jamais, ou presque, comme une pratique politique. Outre la critique des pulsions collectives, fréquente dans les textes,

10 Le principe de "contagion mentale" est central dans la *Psychologie des foules* de Le Bon, ouvrage paru en 1895 (par ex. Le Bon [1895] 2002, 13). Ce type d'image avait transité dans la littérature de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, chez Taine ou Zola notamment (Barrows 1990, 69-102). Dans *L'opinion et la foule* (1901), Gabriel Tarde confesse en conclusion, dans une épanorthose significative, avoir pris pour objet "la psychologie, la pathologie comparée des foules et des associations criminelles" (Tarde [1901] 1989, 185).

11 Allport & Postman 1947. Nous nous appuyons ici sur Aldrin 2003, que complète utilement Froissart 2001 pour la période précédant la Première Guerre mondiale.

12 Morin 1969. Aldrin 2003 ; Aldrin 2005 (par exemple p. 41) pour la qualification de "psychopathologique". Il n'est pas innocent à ce titre que le sujet de la rumeur ait intéressé les psychanalystes, à l'instar de Carl Jung (Froissart 2008, 4432).

13 Pensons aux travaux de Fr. Reumaux (Reumaux 1998 ; Reumaux, éd. 1999) et leur critique par Aldrin 2003, 133-135, ainsi qu'au récent ouvrage de Moussaïd 2019, 131-147, dont le chapitre consacré aux rumeurs s'intitule, de manière éloquente, "épidémies d'informations".

14 Aldrin 2003, 130.

15 Le lexique psychopathologique sature par exemple l'étude consacrée par Lemirre & Dubourdieu 1997 au scandale des Bacchanales (par ex. p. 304), les autrices revendiquant du reste l'héritage d'E. Morin.

certaines rumeurs seraient, à en croire les auteurs, le signe d'une intervention des dieux. L'idée que la rumeur serait d'origine divine (déesse ou monstre) est bien répandue dans la pensée antique, depuis Homère et Hésiode au moins[16], et a connu un certain succès dans l'épopée grecque et latine postérieure[17]. De telles représentations ne sont pas non plus absentes des textes historiographiques. Le cas des rumeurs transmettant instantanément à Rome la nouvelle d'une victoire ou d'une défaite pourtant distante mobilise aussi une conception du phénomène qui le place hors de la sphère d'entendement humaine. De telles rumeurs spontanées sont mentionnées pour la bataille du lac Régille (499 a.C.), pour Pydna (168 a.C.) et même pour la défaite de l'usurpateur L. Antonius Saturninus, qui s'était soulevé contre Domitien en 88[18]. Pour la première, ce furent les Dioscures qui, selon les auteurs, transmirent l'information à L. Domitius Ahenobarbus[19]. Pour la seconde, la brièveté de l'arrivée de la nouvelle, sous la forme d'une rumeur, à Rome (trois jours) ainsi que sa circulation immédiate dans la ville conduisent Plutarque à y voir la marque de la faveur divine accordée à Paul-Émile : "l'action de la rumeur est remarquable par le signe de l'action divine et la marque de la Fortune qu'elle porte" (ὑπερβάλλει δὲ θειότητι πάντα καὶ τύχῃ τὰ τῆς φήμης, Plut., *Aem.*, 24.4)[20]. La rumeur suppose ici l'intervention des dieux (θειότης) et n'est pas appréhendable par la raison humaine (τύχη[21]). En ce qui concerne l'usurpation de 88[22], le bruit de la défaite d'Antonius, qui aurait circulé à Rome en même temps que la défaite elle-même, est présenté par Suétone comme un "présage" (*praesagia*, Suet., *Dom.*, 6.4) et comme une φήμη "spontanée" (αὐτομάτως) du peuple par Plutarque (Plut., *Aem.*, 25.5). En mentionnant ces exemples, il ne s'agit pas pour nous de remettre en question la sincérité des croyances des Anciens, et encore moins d'attaquer leur "crédulité". Il est d'ailleurs évident que certains signes pouvaient être discutés par des acteurs ordinaires de façon informelle et, de cette manière, devenir objets de rumeur. Cependant, dans une recherche qui se donne pour objectif de reconstruire les pratiques de circulation informelle de l'information, ces récits (sans doute essentiels pour l'étude du fait religieux), assignant au divin la responsabilité première dans la transmission d'une nouvelle, font obstacle à la reconstitution des interactions bien humaines qui permettaient, en pratique, la dissémination des rumeurs. Si l'on s'accorde sur le fait que les victoires contre les Latins, contre Persée ou contre Antonius circulèrent bien à Rome par des canaux alternatifs, on doit nécessairement supposer que la nouvelle s'achemina par une série de rencontres et de sociabilités qui doivent être expliquées comme des pratiques sociales. Les rumeurs "à génération spontanée" ne sont

16 Hom., *Il.*, 2.93-94 et *Od.*, 2.214-217 (la rumeur est la messagère de Zeus) et Hes., *Op.*, 763-764 (Φήμη est une déesse). Sur cette nature divine, Detienne 1982, Bettini 2008, 351-353 et Guastella 2017, 153-184.

17 Apollonios de Rhodes représente par exemple Héra en train de lancer des bruits chez les Phéaciens (A.R. 4.1183-1185) ; à Rome, les évocations du monstre qu'est *Fama* chez Virgile (Verg., *Aen.*, 4.173-195) et Ovide (Ov., *Mét.*, 12.39-63) ont été étudiées en profondeur par Guastella 2017 ; Hardie 2012.

18 Le thème est déjà représenté dans l'historiographie grecque classique (ainsi chez Hdt 9.100-101, à propos de l'issue de la bataille de Platées) : voir Larran 2021, 226-228.

19 Plut., *Aem.*, 25.6 (qui parle explicitement de rumeur, λόγος) ; Plut., *Cor.*, 3.5 ; Suet., *Ner*, 1.1 ; D.H. 6.13.1-3 (chez qui L. Domitius Ahenobarbus n'apparaît pas).

20 Même constat chez Pline, qui fait de la mise en circulation de la *fama* par les Dioscures une des marques de l'action des *numina* (Plin., *Nat.*, 7.86).

21 La τύχη désigne en effet originellement tout ce qui échappe au contrôle de l'homme, comme en témoigne une citation de Démétrios de Phalère conservée par Plb. 29.21.1-6 (Becchi 2001, 111).

22 Sur celle-ci, Flaig [1992] 2019, 410-437 (436-437 pour une lecture politique de la rumeur).

pas des phénomènes "surnaturels", contrairement à ce qu'une lecture trop impressionniste des sources pourrait laisser croire[23] : il importe à ce titre de garder en tête la tendance des sources à faire de la rumeur un instrument divin, qui dessine ce qu'on pourrait qualifier de paradigme "magico-mythique" en suivant N. Elias[24]. Passer d'une approche émique à une approche étique suppose donc de déconstruire ce second paradigme dès qu'il se présente dans les textes, pour expliquer le social par le social, réinscrire la rumeur dans le champ des activités humaines où elle se réalise et ne pas céder à une représentation réifiante du phénomène.

Contre ces deux modes de représentation des rumeurs, nous adopterons tout au long de cet ouvrage une lecture interactionniste des rumeurs. Celle-ci réfute d'emblée toute approche des rumeurs qui chercherait à leur conférer une signification invariable (exprimer l'inconscient collectif d'une communauté), appréhendée de l'extérieur et par en haut (à l'échelle macro). Le principe général de l'approche interactionniste consiste au contraire à descendre au niveau des interactions entre acteurs pour comprendre comment ceux-ci, dans un contexte donné, donnent du sens aux événements et déterminent les situations qu'ils vivent[25]. En ce qui concerne plus spécifiquement les rumeurs, Ph. Aldrin, qui a lui-même proposé une étude interactionniste de référence sur les rumeurs politiques contemporaines, énonce le principe suivant : "Chacun des acteurs sociaux participant à un processus de rumeur le fait avec des raisons personnelles, déterminées par son histoire propre, la relation sociale et le contexte précis où il se trouve alors."[26] Il s'agira donc de chercher, dès que possible, à analyser le geste de "transaction" opéré par les ragoteurs dans l'acte rumoral[27]. En cela, plusieurs travaux importants, outre ceux de Ph. Aldrin, ont pu être mis à contribution dans cet ouvrage, par un usage que l'on espère raisonné des ressources fournies dans les études plus empiriques des spécialistes des rumeurs contemporaines. Ces travaux datent pour la plupart des années 1960, moment d'affirmation (temporaire) de l'approche transactionnelle des ragots[28]. N. Elias et J. L. Scotson montrent, à partir d'un terrain effectué dans une banlieue

23 Gotteland 1997, 97-99 pour cette expression heureuse, utilisée toutefois sans dimension critique et sans interroger les facteurs culturels qui pouvaient conduire Eschine ou Hérodote à présenter la rumeur comme un "automatisme" (voir aussi Gotteland 1997, 114 ; Gotteland 2001, 268). Tendance proche chez Larran 2011, 23; 31 (qui parle de modalités de diffusion "surhumaines").

24 Elias [1970] 1991, 7-32 : le modèle magico-mythique renvoie à une façon d'appréhender les problématiques relevant du champ social avec un appareil linguistique et conceptuel qui ne tient pas compte des configurations effectives des relations, mais les explique par des causes surnaturelles et/ou divines (par opposition à la pensée scientifique, qui appréhende le monde social par des modèles – tout aussi trompeurs – issus des sciences naturelles). Signe que, comme le rappelle Elias, cette pensée n'a pas disparu à l'âge du tout-rationnel, le paradigme magico-mythique a parfois été mobilisé dans les études contemporaines sur les rumeurs : Reumaux 1989, 125 parle au sujet des rumeurs d'"impératif magique", tout comme Olender 1982, 9, pour qui, comme "instrument de diffusion, [la rumeur] a l'efficacité d'une magie".

25 Pour cette définition large des méthodes et objectifs de l'interactionnisme symbolique, voir Borlandi *et al.*, éd. 2005, *s.u.*

26 Aldrin 2005, 46

27 On parle parfois de "paradigme transactionnel" pour désigner l'approche interactionniste des rumeurs (par exemple Aldrin 2005, 48). "Rumoral" (= relatif aux rumeurs) et "ragoteur" (= personne participant à la dissémination d'une rumeur) sont deux termes d'emploi fréquent (et non axiologique) dans les études sociologiques ou politiques des rumeurs (ainsi Aldrin 2003, 129).

28 Aldrin 2003, 129-130

ouvrière renommée "Winston Prava" que bavardage et ragotage ne sont pas équitablement pratiqués selon les communautés de cet espace et permettent aux "établis" de se distinguer des "marginaux"[29]. En 1966, T. Shibutani, très critique de l'analyse psychologique du phénomène, alors fort en vogue, définit les rumeurs comme des "nouvelles improvisées" (*improvised news*) vers lesquelles se tournent les acteurs sociaux lorsque la faillite des canaux officiels de l'information ne permet plus de donner de sens aux problèmes qui se posent à la communauté[30]. L'année suivante, R. Paine défend une "hypothèse alternative" au modèle englobant et psychologisant : selon lui, les individus se servent des rumeurs (qu'ils font circuler ou dont ils refusent de participer à la dissémination) pour défendre leurs propres intérêts[31]. On pourra rajouter à cette liste l'ouvrage plus tardif de J.-N. Kapferer, qui rassemble plusieurs arguments contre la lecture psychologique ou pathologique[32]. Toutes ces études refusent une lecture a priori des rumeurs, et surtout toute approche réifiante, surplombante et englobante – traits que nos sources tendent à amplifier, en présentant tel ou tel *rumor* comme une épidémie, un exutoire collectif ou un véhicule du message divin.

Bien évidemment, lorsqu'il est transposé au domaine antique, ce projet bute rapidement sur l'absence de confrontation empirique aux rumeurs, fondamentale dans la méthode interactionniste, et, plus généralement, sur les biais de la documentation existante, comme on le verra. La tentation de lire les bruits publics transmis par l'historiographie ancienne au prisme de leur véracité constitue un autre obstacle qu'il convient de dépasser.

Étudier la forme historiographique des rumeurs sans questionner leur factualité : deux exemples pour une règle

Longtemps, l'étude des rumeurs, en particulier chez Tacite, a consisté à déterminer si celles-ci étaient réalistes, et donc susceptibles d'avoir réellement existé, ou trop fantaisistes pour être historiques, auquel cas elles étaient appréhendées comme une expression de l'art ou des biais idéologiques de l'auteur. En 1965, D. M. Pippidi pouvait ainsi affirmer que "certaines des rumeurs tacitéennes n'ayant pu exister sous la forme que leur fait revêtir l'historien, force est de les considérer comme autant d'artifices de style, inventés de toute pièce par lui"[33]. D'autres spécialistes ont également pu chercher à éprouver, pour chaque rumeur, leur degré d'historicité ou de véracité, parfois en arguant d'une simple "couleur tacitéenne" pour trancher en faveur d'une invention de la part de l'historien[34]. Dans les études tacitéennes d'après-guerre et jusqu'aux années 1980, cette lecture des bruits publics

29 Elias & Scotson [1965] 2001 (parution en 1965 en anglais), qui opposent dans leur titre original *established* et *outsiders* selon leur degré d'intégration dans le tissu urbain de Winston Prava.

30 Shibutani 1966.

31 Paine 1967.

32 Kapferer 1987.

33 Pippidi 1965, 46 (voir également la n. 3 de la même page pour des exemples d'une posture analogue chez des savants antérieurs).

34 Cette approche "historiciste" consistant à lier la véracité des rumeurs à leur degré d'élaboration rhétorique est par exemple représentée par W. Ries au sujet de Tac., *Hist.*, 1.50 et Tac., *Ann.*, 1.4.2-5 (Ries 1969, 137-139 et 151-152, également Ries 1969, 108), mais aussi plus récemment par Suerbaum 2015, 192 et suiv.

reposait sur la distinction tenue pour établie entre "Tacite l'historien" et "Tacite l'artiste"[35]. Le renouvellement de l'approche du corpus historiographique amorcé au début des années 1980, ménageant une place centrale à la dimension rhétorique de ces textes, n'a guère contribué à plaider en faveur de l'historicité des rumeurs transmises par les historiens anciens. Les travaux fondateurs de T. P. Wiseman et d'A. J. Woodman ont en effet mis l'accent sur l'"élaboration" rhétorique (*exaedificatio*) qui aurait constitué l'essentiel du travail des auteurs[36]. En conséquence, le souci de rendre compte de la vérité des faits passés, essentiel dans notre conception de la science historique, aurait été secondaire chez ces auteurs, et plusieurs passages stéréotypés des récits historiographiques (discours, batailles, etc.) seraient davantage le produit d'une topique préexistante que le résultat d'une enquête approfondie sur la vérité historique, secondaire par rapport au seul respect de la vraisemblance. Cette approche a suscité des réactions hostiles de la part de spécialistes soucieux de ne pas renoncer à la valeur historique de l'historiographie ancienne. C. Damon a souligné que, dans le cas d'auteurs proches chronologiquement de leur matériau historiographique, à l'instar de Tacite, l'existence de témoins encore vivants ou la profusion de récits déjà existants limitait sérieusement l'exercice de l'*inuentio* rhétorique[37]. Dans la même perspective, J. E. Lendon a défendu que le genre historiographique n'impliquait pas une "création libre" ("free creation") mais se présentait comme un "art contraint" ("constrained art") par la tradition historique[38]. L'existence de conventions littéraires, qui pouvaient être rhétoriques, n'empêche pas, selon cet auteur, que les historiens anciens se soient donné comme objectif de rendre compte du mieux qu'ils pouvaient de la réalité des faits historiques – même s'ils pouvaient échouer dans cet objectif[39]. Même si nous présentons ici les différentes positions de façon schématique, il est évident qu'une telle opposition frontale – et assez convenue – n'offre pas de grand intérêt pour l'étude pratique du texte tacitéen : dès 1986, J. Hellegouarc'h pouvait s'en prendre au caractère éculé du "thème cent fois rebattu de l'historicité et de la véracité chez Tacite"[40] ; l'année précédente, É. Aubrion avait d'ailleurs consacré près de huit cents pages à "dépasser [l']apparente antinomie entre *fides* et *eloquentia*" chez Tacite et "à se demander si ces deux exigences qui s'imposent à l'historien ne sont pas plutôt complémentaires que contradictoires"[41]. Sa conclusion reste valable : Tacite, "orateur et historien", met la rhétorique "au service de la vérité historique" – ou tout du moins à l'idée qu'il se fait de la vérité historique[42]. Au reste, on cherche davantage aujourd'hui à dépasser une dichotomie stérile

35 La vision traditionnelle d'une scission entre ces deux *personae* de l'auteur est très sensible par exemple dans les pages consacrées par Seiler 1936, 82-94 aux foules tacitéennes. Voir une revue de la question chez Sinclair 1991.

36 Voir en particulier les deux ouvrages classiques que sont Wiseman 1979 et Woodman 1988, puis le recueil d'articles de Woodman 1998 consacré à Tacite tout particulièrement.

37 Damon 2007.

38 Lendon 2009, 43, dans un article au ton volontiers polémique contre Wiseman, Woodman et leurs élèves.

39 Voir l'argumentation plus nuancée présentée dans Lendon 2017a (41 spécialement) ; Lendon 2017b, travaux qui, au sujet des récits de bataille dans l'historiographie ancienne, passent en revue plusieurs conventions littéraires qui conduisaient parfois les auteurs à s'écarter du compte rendu exact du déroulement de tel ou tel combat.

40 Hellegouarc'h 1986, 329 (recension de McCulloch 1984). En 1973, D. Flach faisait déjà le constat d'un "fossé" ("Kluft") entre l'approche historique et l'approche littéraire du texte tacitéen (Flach 1973a, 13).

41 Aubrion 1985, 19 (2-20 plus généralement pour les bases méthodologiques de ce travail).

42 Aubrion 1985, 679-680.

et à trouver des passerelles entre les différentes dimensions du texte historiographique : à ce titre, la mise en forme rhétorique du texte peut être appréhendée comme une manière d'accéder à la réalité historique telle qu'elle était perçue et jugée par les auteurs ou les acteurs eux-mêmes[43].

Les rumeurs offrent donc un terrain d'investigation idéal pour réfléchir à cette problématique délicate des rapports entre faits historiques et élaboration rhétorique. Dans la perspective de dépassement que nous venons d'évoquer, nous récuserons toute lecture trop naïve des rumeurs rapportées par les historiens anc iens, Tacite tout particulièrement, comme transcription littérale de ce qui passait par les lèvres de la foule, mais nous refuserons également de les appréhender comme de simples dispositifs littéraires que les auteurs auraient pu forger au fil du calame, en se laissant porter par leur fantaisie. De telles lectures sont indéfendables, car elles ne tiennent pas compte du contexte historique *et* générique dans et avec lequel un auteur comme Tacite devait composer. Dans une approche finalement très aubrionienne, il s'agira donc d'interroger ce qui, dans l'*exaedificatio* rhétorique ou esthétique des rumeurs, participe du souci de l'historien de rendre compte de l'enchainement des faits et de la causalité historique. Nous nous rangeons donc au principe formulé par L. Ferrero dès 1946 : il n'y a aucune raison de considérer comme "mutuellement exclusifs" l'élaboration artistique et le fondement historique des rumeurs[44]. La tâche en la matière est rendue plus complexe, il est vrai, par l'absence de traces autres que littéraires laissées par les rumeurs, phénomène peu susceptible d'être monumentalisé du fait de son caractère essentiellement oral et son association fréquente aux segments inférieurs de la société. Rares sont de surcroît les cas où l'on peut prouver qu'un *rumor* a été emprunté par un historien à un de ses devanciers : le passage dans lequel Tite-Live critique une rumeur qu'il a lue chez Valerius Antias est à cet égard exceptionnel[45]. Deux brefs exemples permettent toutefois d'appréhender le jeu – dans les deux sens du terme : rapport créatif et distance perceptible – qui caractérise la relation de Tacite au matériau rumoral.

La fin du livre II et le début du livre III des *Annales* donnent une place importante à l'expression des affects de la cité au moment de la mort de Germanicus, de la cérémonie du retour des cendres et du procès de Pison. La tristesse et la colère de la plèbe urbaine, particulièrement sensible au destin du jeune prince, font l'objet de descriptions vivaces sur lesquelles nous reviendrons dans le cours de ce travail. Dans ce cadre, de nombreuses clameurs et rumeurs sont rapportées par l'historien : "paroles secrètes" (*occulta uox*, Tac., *Ann.*, 3.11.2), "paroles du peuple" entendues "devant la curie" (*populi ante curiam uoces*, Tac., *Ann.*, 3.14.4) et "rumeurs hésitantes" (*uarius rumor*, Tac., *Ann.*, 3.14.5) concourent à dramatiser

43 Voir par exemple Devillers 1994, 5-11, dont l'ambition est de dépasser "la dissociation entre Tacite historien et Tacite artiste" à travers l'étude de l'unité de l'œuvre et de l'idéologie de l'auteur. Dans le domaine anglophone, lire l'introduction d'O'Gorman 2015, 3 (nous soulignons) : "The study of historiography without removing and discounting rhetorical elaboration, I would argue, is a worthwhile practice because it produces a form of historical understanding, which we arrive at by using the methodologies of literary analysis. *Historical understanding and literary analysis are here bound together* because many of the insights yielded through this mode of reading illuminate the workings of ideology, which is both an historical force and a poetics of lived experience."

44 Ferrero 1946, 50. Également Questa [1960] 1967, 66 qui, en comparant Tac., *Ann.*, 3.44.1-3 et Vell. Pat. 2.129.3-4, conclut que "Tacito dà qui forma artistica a *rumores* realmente corsi circa questi avvenimenti".

45 Liv. 37.48.1 (Damon 2007, 443).

le récit et à marquer les esprits du public de Tacite[46]. La recherche d'effets est évidente. Mais doit-on considérer que l'historien "ment" parce qu'il artialise ouvertement son récit ? Il s'est appuyé sur un socle historique (l'immense popularité de Germanicus auprès de la plèbe urbaine ; la haine portée à Pison), et nous conservons une trace beaucoup plus discrète de ces effusions bruyantes de la cité dans le *Senatus Consultum de Cn. Pisone Patre*. Le décret rend en effet compte des "ardeurs démesurées" (*effusissuma studia*) dont s'était "enflammée d'elle-même" la plèbe (*ab semet ipsa accensa*) avant de se modérer, se conformant à l'attitude de l'ordre équestre et embrassant le modèle fourni par le Prince[47]. Si la formulation adoptée par les sénateurs tend à euphémiser l'expression du dissensus dont est responsable la plèbe urbaine par ce refus de respecter la temporalité du procès, comme attendu dans ce type de document[48], on constate que l'intensité des effets dramatiques que Tacite a réussi à tirer de l'épisode, et qui repose en partie sur le modelage rhétorique et littéraire des rumeurs, n'est pas une pure création de l'historien. La forme, artificielle, convenue, rend compte d'une dimension importante des événements et permet de souligner l'intensité de l'intervention populaire dans le procès.

Ici, l'historien est parti de manifestations partisanes de la plèbe dont ses sources (historiographie antérieure, archives publiques comme le *SCPP*, souvenirs indirects collectés de manière informelle…) avaient gardé mémoire pour leur donner une place et une forme qui doivent être appréhendées à l'aune de l'économie générale du récit. Admettons maintenant le postulat que certaines rumeurs sont effectivement inventées de toutes pièces par Tacite – par exemple celles qui visent à calomnier tel personnage ou à distiller des insinuations assassines contre tel autre. Cette prémisse acceptée, doit-on tout de même considérer que ces mentions de rumeur comme factices, et donc les laisser de côté dans l'enquête ? Il semble plus pertinent d'admettre que Tacite était, là encore, contraint par l'horizon d'attente de son public, en sorte que, lorsqu'il représentait des pratiques sociales dont tout Romain était familier, il ne pouvait pas s'écarter trop ouvertement de ce qui caractérisait l'expérience commune des rumeurs, dans l'*Vrbs* ou dans les camps militaires. À supposer que le postulat puisse être admis (ce qui est loin d'être certain) et que certains bruits soient en effet "forgés" par l'historien, il n'y avait pas en la matière "invention" totalement fictionnelle, et ces rumeurs devaient se conformer à un schéma assez répandu pour paraître plausibles, surtout au sujet d'événements aussi célèbres[49]. La "longue rumeur" (*multus sermo*, Tac., *Ann.*, 1.9.1) qui suit les funérailles d'Auguste et aboutit à la restitution de deux courants d'opinion opposés au sujet du premier prince (Tac., *Ann.*, 1.9-10) peut ainsi être considérée comme un morceau de rhétorique d'école dans lequel l'historien parvient, par le truchement d'une antilogie et d'un discours *in utramque partem*, à livrer un avis nuancé sur la figure

46 Pour une analyse détaillée de ce dispositif, voir chapitre 4, section 1.3.1.

47 *SCPP*, l. 155-158 : voir Eck 1995b, 7-10 et Damon 1999 pour une confrontation avec le témoignage de Tacite.

48 Qui correspond bien à ce que J. C. Scott qualifie de "texte public" (Scott [1990] 2019, 31-34), dans lequel les dominants (ici, le Sénat) cherchent à minimiser les contestations émanant des subalternes (ici, la plèbe urbaine). Voir Scott [1990] 2019, 117-122 pour cette unanimité factice que construit le texte public.

49 Selon la règle de vraisemblance, composante centrale dans l'historiographie, héritée des principes de la *narratio* rhétorique (Woodman 1988, 70-116).

fondatrice du Principat[50]. Même en tenant pour acquis (de façon pour le moins mécanique) que cette mise en forme rhétorique suppose une (ré)invention de la part de l'auteur, on constate que les propos que Tacite place dans la bouche du peuple romain ne sont pas sans lien avec l'horizon culturel de certains groupes infra-équestres. En effet, par opposition aux "personnes avisées" (*prudentes*), qui étaient capables de livrer un portrait balancé d'Auguste, la foule "s'étonnait de phénomènes vains – le dernier jour de sa vie correspondait à celui où, autrefois, il avait pris le pouvoir impérial pour la première fois ; il était mort à Nole, dans la maison, dans le lit où son père, Octave, avait expiré"[51]. Le sénateur Tacite juge avec mépris le contenu de ce *sermo* collectif. Mais l'historien a veillé à faire correspondre ce "calcul des coïncidences" auquel se livre la cité endeuillée à des pratiques et croyances effectivement documentées dans l'épigraphie funéraire de classes humbles de l'Empire (plus humbles, en tout cas, que les élites sénatoriales romaines). À Lyon, au début du III^e^ siècle, les héritiers d'un vétéran de la première légion Minervia reconverti comme commerçant dans le domaine de la poterie (*negotiator artis cretariae*) pouvaient s'étonner qu'il était né, avait été admis dans l'armée, avait obtenu sa *missio* et était mort à chaque fois un mardi (*die Martis*)[52] : aussi le monument funéraire ne détrompe-t-il pas le monument littéraire et la rumeur tacitéenne pouvait-elle paraître vraisemblable à un public de lettrés qui observaient avec condescendance les réflexes des "petites gens" en matière d'éloge funèbre.

Le parcours proposé dans cet ouvrage épouse donc un mouvement de balancier. D'une part, il s'agira de reconstruire, contre les biais idéologiques plus ou moins déclarés des textes, des pratiques d'échange et de commentaire informels de l'information que les auteurs désignaient comme rumeur. D'autre part, une fois que l'on aura abouti à un schéma général du fonctionnement des rumeurs et de leur place dans l'économie globale de l'information à Rome, il faudra envisager comment ces pratiques sont encodées dans le genre historiographique pratiqué par Tacite, genre contraint par de nombreuses règles. Par cet éclairage successif des deux côtés de la médaille, on espère aboutir à une image plus complexe du phénomène rumoral, que les antiquisant·e·s n'ont que récemment commencé à traiter comme objet de science.

Penser la rumeur dans les sciences de l'Antiquité : un objet longtemps négligé, une historiographie éclatée

Sous un titre en forme d'hommage au précieux bilan historiographique proposé par Ph. Aldrin au sujet de l'étude des rumeurs dans les sciences sociales[53], cette section voudrait proposer un tour d'horizon de l'historiographie de la rumeur, aussi bien dans le domaine littéraire que dans le domaine historique. Un tel bilan est d'autant plus nécessaire que les chercheuses et chercheurs en SHS qui se penchent sur les rumeurs contemporaines tiennent

50 Nous développons cet exemple, avec la bibliographie qui lui est consacrée, dans le chapitre 3, section 3.1.3.

51 [...] *plerisque uana mirantibus quod idem dies accepti quondam imperii princeps et uitae supremus, quod Nolae in domo et cubiculo in quo pater eius Octauius uitam finiuisset*, Tac., *Ann.*, 1.9.1.

52 *CIL* XIII, 1906, édité et commenté par Bérard 2015, 487-488. Abry 1989, 88-91 resitue l'inscription dans le contexte des croyances astrologiques en Gaule.

53 Aldrin 2003.

rarement compte de la profondeur historique qu'un tel sujet pourrait ou devrait conduire à considérer[54] et sont parfois coupables de raccourcis qui peuvent surprendre l'antiquisant·e[55]. Les diverses "histoires des médias", quand elles ne commencent pas avec Diderot[56], consacrent quelques pages cavalières à l'Antiquité et se contentent, au mieux, d'une phrase rapide sur la communication orale, même lorsqu'elles illustrent leur première de couverture par une représentation de la *Fama*[57]. Notons en guise de préambule que le thème des rumeurs n'a pas été négligé par les hellénistes : les travaux de S. Gotteland sur la place des ragots dans la cité athénienne classique[58], le panorama proposé par Fr. Larran sur la place des rumeurs dans la littérature grecque, d'Homère à l'époque hellénistique[59], ou encore les réflexions sur les rapports entre ragots (*gossip*) et politique à Athènes dans l'introduction de *Politics and the Street* d'A. Gottesman[60] offrent d'utiles points de comparaison pour saisir les spécificités des rumeurs romaines.

Les rumeurs comme objets littéraires et le poids des études tacitéennes

Pour le domaine latin, c'est d'abord comme objets littéraires que les rumeurs ont été saisies, par des philologues qui ont cherché à comprendre ce que la délégation d'un discours à une instance tierce et anonyme comme la voix publique apportait à la construction de l'œuvre.

Une approche transversale a récemment été adoptée par deux études importantes, dues à des spécialistes des corpus poétiques, lesquels analysent la représentation de la *Fama* à travers la littérature latine et au-delà : l'ouvrage de Ph. Hardie, *Rumour and Renown: Representations of* Fama *in Western Literature*[61], et celui de G. Guastella, *Word of Mouth: Fama and its Personifications in Art and Literature from Ancient Rome to the Middle Ages*[62]. Proche par plusieurs aspects, ces ouvrages divergent dans leur méthode, Ph. Hardie proposant une série d'analyses en *close-reading*, dans lesquelles les prosateurs (Tite-Live, Tacite, Pline) occupent deux chapitres, après une introduction qui dégage plusieurs points de convergence[63], tandis que G. Guastella place la question des formes historiques des rumeurs au cœur de son propos[64]. Les résultats auxquels le savant italien parvient, notamment sur le critère d'auctorialité des ragots comme principal mode de différenciation vis-à-vis des messagers et de la communication officielle, résonnent avec l'approche développée dans le

54 Exception notable chez Stoetzel 1963, 249.
55 Ainsi sur l'association entre rumeur et bruit, qui remonterait au Moyen Âge (Aldrin 2005, 19) ou sur le sens de *fama* en latin (Froissart 2002, 32).
56 Barbier & Bertho-Lavenir 2009.
57 Jeanneney 1996, 21.
58 Gotteland 1997 ; Gotteland 2001, avec une utile proposition de définition des rumeurs.
59 Larran 2011, que complète Larran 2021.
60 Gottesman 2014, 11-19.
61 Hardie 2012, prolongeant diverses études antérieures, dont Hardie 2009.
62 Guastella 2017.
63 Parfois rigide (par exemple sur la distinction entre *fama* comme réputation et *fama* comme rumeur dans Hardie 2012, 8), le propos aboutit à d'utiles conceptualisations sur le traitement littéraire stéréotypé des rumeurs, par exemple sur les "récits de *fama*", unités narratives articulées autour de la narration d'une rumeur au cours de sa dissémination (Hardie 2012, 36-43).
64 Guastella 2017.

chapitre 1 de ce livre[65], avec lequel il partage l'utilisation de sources souvent négligées pour penser la rumeur, qu'il s'agisse du traité sur le bavardage de Plutarque[66] ou des recueils de déclamations[67].

Ces deux ouvrages ont l'immense mérite d'avoir consacré comme digne d'intérêt scientifique l'objet rumeur – ou plutôt l'objet *Fama*, puisque c'est surtout cette figure personnifiée, voire déifiée, qu'ils placent au cœur de leur propos. Les textes poétiques sont centraux dans cette démarche, comme dans d'autres études de la fin des années 1990 et des années 2000[68]. Hors du domaine poétique, les lectures littéraires des rumeurs ont surtout pris comme corpus d'étude les œuvres historiographiques de Tacite[69]. On peut tenir pour pionniers trois travaux qui s'échelonnent entre l'après-guerre et le début des années 1970 et qui font encore référence. Le premier est la thèse de W. Ries, publiée en 1969 à Heidelberg[70]. Quatre études de cas tirées de l'*Agricola*, des *Histoires* et des *Annales*[71] éclairent chacune une utilisation spécifique de la rumeur par l'historien romain : comme technique d'insinuation, comme facteur de la causalité historique, comme expression de l'opinion publique, comme support de la peinture tragique de l'histoire. Si l'ouvrage a vieilli, notamment dans son obstination pour l'étude psychologique et dans l'opposition frontale qu'il construit entre l'historien et l'artiste, il peut être vu comme le premier effort pour rendre compte sérieusement de la diversité des formes et fonctions de la rumeur chez Tacite. Le travail pionnier de W. Ries n'a sans doute pas eu la diffusion et la résonance qu'il méritait, même au sein des études tacitéennes, peut-être du fait de sa rédaction en langue allemande, de son format dactylographié ou de sa faible diffusion. Sur le sujet, c'est généralement l'article synthétique d'I. Shatzman, écrit en anglais et paru en 1974, qui est cité[72]. Dans la même veine que W. Ries, I. Shatzman propose plusieurs éclairages sur les fonctions des rumeurs au sein du récit tacitéen : leurs différents rôles dans les procédés d'insinuation, dans la caractérisation des personnages, au sein de la causalité historique ou comme source du récit sont ainsi passés tour à tour en revue. Il en ressort une certaine conception instrumentale de la rumeur, moyen utilisé pour l'historien pour parvenir à ses fins : "Tacitus makes this instrument serve his purpose, for with the help of rumours he presents his own views and

65 Guastella 2017, 125-152.

66 Par exemple Guastella 2017, 43-44.

67 Guastella 2017, 76-83. Concernant le rôle de la *fama* comme mécanisme d'insinuation dans la rhétorique cicéronienne, voir antérieurement Richlin 1992, 83-86 et Dinter 2016 sur les *Grandes Déclamations* pseudo-quintiliennes.

68 Voir les travaux de P. Greenwood sur la "langue de la rumeur" chez Martial (Greenwood 1998), sensibles à la dimension lexicale et aux fonctions d'insinuation des ragots dans l'épigramme, ceux de S. Clément-Tarantino (Clément-Tarantino 2006, résumé dans Clément-Tarantino 2007) sur la *Fama* du chant IV de l'*Énéide*, ou plusieurs études qui prennent comme objet les satires de Juvénal (Kartzow 2009, 89-92, sur les intersections entre genre et pratiques du ragot, et Geue 2017, 156-160, sur la poétique de l'anonymat en lien avec les rumeurs).

69 Pour une synthèse récente, mais brève, voir l'article "*Rumor*" dans Pagán, éd. 2022, 953-955 (écrit par L. Spielberg), qui recense plusieurs caractéristiques de la bibliographie détaillées ci-dessous.

70 Ries 1969.

71 Tac., *Agr.*, 39-43 ; Tac., *Hist.*, 1.4-49 ; Tac., *Ann.*, 1.4 et Tac., *Ann.*, 2.39-40. Nous commenterons l'utilisation faite par le chercheur allemand de ces textes lorsque nous les utiliserons nous-même dans la suite de cet ouvrage.

72 Shatzman 1974.

judgements."[73] Séminal à plusieurs égards, l'article se signale par une certaine naïveté vis-à-vis du discours aristocratique hostile aux rumeurs, qu'il accepte parfois sans l'interroger[74], et ne se questionne pas sur ce que les *rumores* tacitéens, envisagés comme des outils rhétoriques dans les mains de l'historien, doivent aux pratiques sociales bien réelles qu'ils désignent. Sur ce point, la voie avait pourtant été ouverte dès 1946 par l'étude fondatrice de L. Ferrero[75]. Celui-ci avait établi un principe important en matière d'utilisation des voix anonymes de la foule : celles-ci permettent à Tacite d'avancer des faits sans compromettre son statut d'historien, censément neutre (*sine ira et studio*), et sans prendre en charge lui-même les affirmations ainsi rapportées. Ce grand principe se décline ensuite en fonctions plus précises : suggestion et insinuation d'une part, caractérisation de l'autre (de Tibère en particulier). Enfin, l'étude se signale par un discours de la méthode beaucoup plus construit que chez W. Ries et I. Shatzman, surtout en ce qui concerne le caractère factice de l'opposition entre lecture historique et lecture rhétorique des rumeurs tacitéennes : pour L. Ferrero, il est vain de chercher à opposer la valeur historique et l'utilisation littéraire des bruits, leur clé de lecture résidant dans la façon dont le substrat historique s'artialise dans les techniques de narration[76].

Trois grandes contributions dessinent ainsi un premier périmètre d'investigation scientifique pour l'étude des rumeurs tacitéennes, centré autour de plusieurs traits transversaux : la focalisation sur certaines fonctions narratologiques des rumeurs, surtout vues comme une technique d'insinuation ou de caractérisation ; le recours récurrent à plusieurs exemples emblématiques (la mort d'Agricola, le début des *Annales*, la figure de Tibère, voire de Germanicus) ; l'intérêt donné aux stratégies de narration sans forcément prendre en compte les caractéristiques historiques de la rumeur. Ces sillons ont par la suite été creusés et affinés[77], mais on constate que c'est surtout le rôle d'insinuation des jugements anonymes qui a retenu l'attention des études savantes jusqu'à présent. Tout particulièrement dans la recherche anglophone, l'étude des rumeurs a dès lors connu un certain succès en lien avec l'analyse de l'art tacitéen de l'"*innuendo*"[78], ou, dans le sillage de l'ouvrage de B. Walker[79], avec l'étude plus générale de la dichotomie entre faits et impressions chez Tacite[80]. Le filon

73 Shatzman 1974, 578.

74 En particulier lorsqu'il fait de la crédulité ou de l'ignorance des causes de naissance des rumeurs (Shatzman 1974, 555).

75 Ferrero 1946, sur les premiers chapitres des *Annales* uniquement.

76 Citons surtout ces propos méthodologiques en introduction (Ferrero 1946, 50) : "Cio premesso, piu che considerare come reciprocamente esclusivi il fondamento storico e l'elaborazione artistica delle voci in Tacito, e discriminare, per lo piu in base a dati incerti e soggettivi, i *rumores* semplicemente inventati da quelli in cui si vedrebbe chiaro il riferimento ad un'effettiva e reale traditizione anonima, si mirerà a cogliere i nessi ed i rapporti tra elaborazione formale e sostrato storico, e la misura in cui l'arte serve la verità nel renderla piu perspicua, cogliendo i motivi e le vene per cosi dire sotterranee ed inconsapevoli dello svolgimento storico."

77 Voir l'article de synthèse de Formicola 2001 pour les six premiers livres des *Annales* qui, sans apporter d'analyse radicalement nouvelle, propose une actualisation bibliographique et affine certaines propositions antérieures.

78 Les études les plus importantes sont celles de Develin 1983, 77-78 ; Ryberg 1942, 386-388 ; Sullivan 1976, 321-325, mais l'idée est présente dans l'historiographie antérieure, par exemple chez D. M. Pippidi au sujet du portrait de Tibère (Pippidi 1965, 35-36 ; 44-50, parution originale en 1938).

79 Walker 1952.

80 Voir par exemple l'introduction de McCulloch 1984, 1-12, ou, dernièrement, Schulz 2019, 144-147.

n'est pas épuisé, comme en témoignent les contributions récentes de tacitéens allemands comme M. Haussmann et W. Suerbaum[81]. Dans le sillage de ces études, des utilisations analogues des rumeurs ont été décelées chez Suétone[82] ou Ammien[83] ; il faut également signaler un intérêt récent pour les rumeurs dans l'historiographie impériale de langue grecque, tout particulièrement chez Cassius Dion[84] et Hérodien[85].

Un premier renouvellement a consisté, dans les années 1970-1980, à mettre en relation la multiplicité des ragots avec la peinture de la psychologie collective de Tacite. J.-M. Engel a ainsi consacré plusieurs pages à discuter des rumeurs comme tropisme des foules tacitéennes, particulièrement promptes à discuter des *flagitia* des princes[86]. Cette lecture psychologique conduit parfois à lire un peu trop littéralement les stéréotypes qui guident le calame de Tacite au lieu d'interroger l'idéologie qui les sous-tend. Deuxièmement, plusieurs études ont contribué à réduire le fossé alors béant entre les rumeurs comme faits historiques (douteux) et les rumeurs comme outils rhétoriques dans les mains de Tacite. En la matière, on trouve dans la monumentale étude d'É. Aubrion parue en 1985 un héritier de la méthode de L. Ferrero dont il vient d'être question. Interrogeant la tension entre le devoir d'historien de Tacite (*fides*) et l'élaboration littéraire de son récit (*eloquentia*), É. Aubrion montre que les interventions anonymes diverses que Tacite insère dans son récit participent sous une forme clairement rhétorique du travail d'investigation du passé que mène l'historien[87]. Depuis, on a cherché à montrer que l'insertion des bruits publics dans la trame du récit permettait de mettre en évidence certains thèmes politiques chers à Tacite, à l'instar des questions dynastiques, si l'on suit sur ce point I. Cogitore[88]. Un dernier renouvellement, plus récent, est venu des études consacrées aux sources de l'historien et à leur utilisation dans le récit. Dans un article souvent cité, M. A. Giua repart des fonctions littéraires habituellement attribuées aux rumeurs (en particulier sa fonction d'insinuation), mais montre par la suite que celles-ci naissaient de la difficulté des sénateurs à accéder à une information stable sous le Principat ; elles opèrent dès lors comme une technique de dévoilement des ambiguïtés du régime impérial[89]. L'ouvrage d'O. Devillers sur les sources des *Annales* réserve également une place importante aux mentions de rumeurs chez Tacite, assez proches selon lui des mentions

81 Hausmann 2009 (*passim*) ; Suerbaum 2015, 192-220.

82 Cizek 1977, 141-143 ; Gascou 1984, 703-706.

83 Barnes 1998, 88 ; Sabbah 1978, 397-398.

84 Davenport 2022 (plutôt dans une perspective politique) ; également Davenport 2017, mobilisant un corpus historiographique plus large.

85 Voir l'article très complet de Chrysanthou 2023, dans lequel la fréquence des rumeurs chez Hérodien est analysée comme une marque de l'influence de l'historiographie de langue latine. Plusieurs des fonctions des rumeurs mises en évidence par l'auteur rejoignent celles que nous analyserons pour Tacite dans les chapitres 3 et 4 de cette étude.

86 Engel 1972, 327-345. Dans la même veine, mais de façon beaucoup plus allusive, Neumeister 1986, 212.

87 Aubrion 1985, 494-520 et les remarques reprises dans la version condensée d'Aubrion 1991, 2642-2645. Les rumeurs et discours anonymes sont convoqués de façon éparse dans plusieurs autres passages de l'ouvrage et ne se limitent pas aux traditionnelles figures d'Auguste, Tibère et Néron.

88 Cogitore 2012a. Cette lecture peut être complétée par les démonstrations de Grethlein 2013, 140-167 (sur la mort de Germanicus et ses conséquences chez Tacite) et de Pérez 2022, 543-562 (sur l'affaire Philotas, chez Quinte-Curce), qui étudient la manière dont l'ambiguïté que génèrent les rumeurs participent de la dénonciation de la dissimulation comme mode d'exercice du pouvoir sous le Principat (voir chapitre 4, section 1.3.2).

89 Giua 1998.

de source du point de vue de l'économie narrative de l'œuvre[90] : bruits et commentaires anonymes participent à ce titre de la construction de l'unité des *Annales*. En outre, le passage bien connu de Tac., *Ann.*, 4.10-11, dans lequel Tacite présente et réfute méthodiquement une rumeur selon laquelle Tibère aurait laissé son fils Drusus s'empoisonner sous ses yeux, a fourni matière à la même époque à deux articles qui s'interrogent sur les sources et la méthode de l'historien[91]. Tout dernièrement, P. Duchêne a inclus le lexique des rumeurs (*fama*, *rumor*, *uulgare*) dans son panorama des termes par lesquels Suétone et Tacite se réfèrent à leur matière documentaire[92] ; plusieurs études de cas dans lesquels les commentaires anonymes jouent un rôle central permettent d'appréhender comment s'est constituée la tradition dans ces épisodes[93].

L'articulation entre littérature et histoire qu'appelle le traitement du thème des rumeurs est finalement assez marginale dans cet ensemble de travaux consacrés à Tacite, dont la présence massive finit par écraser les autres prosateurs qui ont pu intégrer les *rumores* à leur projet littéraire[94]. Plusieurs chercheurs ont pourtant remarqué qu'au-delà des sentences méprisantes que leur réservait Tacite dans ses textes, les rumeurs occupent en réalité une place centrale dans l'étude de la causalité historique, objectif de tout récit historiographique. Ce constat a surtout été formalisé par Br. Gibson, qui, partant du principe alors neuf selon lequel la portée d'une rumeur ne doit pas être corrélée à son degré de véracité[95], étudie minutieusement tous les marqueurs sémantiques et syntaxiques attestant que les rumeurs peuvent, elles aussi, être cause d'événements[96]. Ce résultat nous conduit à regarder ce que les spécialistes d'histoire romaine ont fait de la rumeur.

90 Devillers 2003, 192-205.
91 Feldherr 2008 ; Pigoń 2001.
92 Duchêne 2020, 67-70 ; 76-79.
93 Par exemple le récit de la confrontation entre Néron enfant et des serpents, ou la question de l'inceste entre Agrippine et Néron (Duchêne 2020, 90-101). Les apports et les résultats de cette étude sont discutés en détail dans notre chapitre 4, section 2.
94 Pour une étude stimulante du rôle de la rumeur dans le corpus biblique, voir Levieils 2021 (et, plus largement, les contributions réunies dans Roux, éd. 2021).
95 Gibson 1998, 126.
96 Pour reprendre le titre de l'article, "Rumours as Causes of Events in Tacitus" (Gibson 1998). La méthode et l'amplitude de la démonstration sont nouvelles, pas l'idée en elle-même (cf. Marsh 1926, 310 ; Ries 1969, 172 ; Shatzman 1974, 550; 554). P. Riedl réserve aussi quelques lignes au rôle causal de la rumeur et à son association à la plèbe urbaine (Riedl 2002, 33, sur les *Histoires*), tout comme Lindl 2020, 377-382, qui développe une analyse narratologique de certaines rumeurs sur laquelle nous nous appuierons à plusieurs reprises dans le chapitre 3.

Les rumeurs comme objets historiques : un intérêt tardif, des renouvellements récents

Après plusieurs remarques isolées[97], c'est surtout à partir de la fin des années 1980 et du début des années 1990 que s'est réellement développée l'étude historique des rumeurs à Rome. Celles-ci ont d'abord été convoquées de façon quelque peu accessoire dans la démonstration et apparaissent comme une preuve susceptible d'être pliée aux nécessités de l'argumentation. Particulièrement révélateur de ce constat est le fait que, dans le contexte du débat sur la place du peuple dans le système politique tardo-républicain, la rumeur fut utilisée comme un argument par les tenants des deux positions historiographiques opposées, à la fois par les défenseurs de l'autonomie politique de la plèbe *et* par les théoriciens du consensus, selon lesquels la plèbe accepta sa position subalterne dans la société[98]. En effet, pour F. Millar, la rumeur représentait un moyen puissant pour le peuple de s'informer et de faire circuler les informations et discours délivrés dans les *contiones*[99], tandis que de nombreux chercheurs insistaient dans la même période sur l'utilisation des rumeurs par les élites romaines pour disséminer leurs opinions et leur vision du monde de la classe dirigeante aux gouvernés. P. Vanderbroeck parle par exemple pour les bruits publics de "propagande" trouvant son origine dans les grandes maisons aristocratiques et acheminée mécaniquement dans la plèbe grâce aux *intermediate leaders* et aux réseaux de clientèle[100]. L'approche est reprise et développée par Fr. Pina Polo en 1996 dans un ouvrage consacré à la place des *contiones* dans le système politique romain, qui présente les rumeurs comme une "arme politique" permettant aux aristocrates d'influencer l'opinion publique à l'aide d'agents acquis à leur cause[101]. La parution, l'année suivante, de l'ouvrage de G. Laser sur la foule urbaine à la fin de la République s'inscrit dans le même mouvement[102].

Ce premier temps de l'étude historique des rumeurs à Rome présente donc certains traits homogènes : l'approche est très souvent descendante (*top-down*), puisque les travaux épousent le point de vue des élites ; la réflexion porte sur la Rome tardo-républicaine et représente la plèbe comme un groupe passif (pour ne pas dire naïf) au plan politique ; le propos emploie volontiers les outils heuristiques issus la psychologie sociale américaine

97 Par exemple Riepl 1913, 235-240 ; 325-326 (approche de la rumeur comme technique de communication), qui s'apparente plutôt à un catalogue de sources et se signale par sa perspective très *top-down*. Les recherches de Z. Yavetz sur la plèbe urbaine (Yavetz [1969] 1984 ; mise en perspective historiographique dans Benoist 2023, 233-235) sont peu dissertes sur la question de l'accès à l'information (Yavetz [1969] 1984, 182-184) et restent souvent tributaires d'une représentation psychologisante et péjorée de foules urbaines trop crédules. La question de l'opinion (et non celle des rumeurs) et de la réputation est centrale dans Yavetz 1974 et Yavetz [1983] 1990.

98 Sur ce débat opposant essentiellement l'école d'Oxford et l'historiographie allemande des années 1990-2000, voir les synthèses de Hurlet 2012 et de Courrier 2014, 430-434.

99 Millar 1998, 10 et 224.

100 Vanderbroeck 1987, 104.

101 Pina Polo 1996, 94-126. Le paradigme psychopathologique est sensible : la diffusion des rumeurs est assimilée à un "mécanisme de contamination sociale" ("Gerücht als Mechanismus sozialer Kontaminierung", p. 98).

102 Voir par exemple Laser 1997, 38 (nous soulignons) : "Da es keine Massenmedien gab, war gewissermaßen die Masse das Medium, das wichtige Informationen und Gerüchte untereinander bekanntmachte, *nachdem diese durch die gebildete Oberschicht – mit einer gewissen Subjektivität – verbreitet worden waren*."

d'après-guerre, hostile aux on-dit et à la circulation non contrôlée de l'information. Ces éléments sont tous présents dans l'article important de R. Laurence (paru en 1994), qui est entièrement dédié à la place de rumeur au sein du système politique de la fin de la République[103]. Le titre de cette contribution ("Rumour and Communication in Roman Politics") indique, d'une part, que le phénomène rumoral devient un objet d'histoire que l'on ne peut plus négliger quand on s'intéresse à la société romaine du Ier siècle a.C., et, d'autre part, que R. Laurence considère la rumeur comme un véritable mode de communication par lequel le peuple pouvait se tenir informé des affaires politiques du moment. Pour la première fois, on constate un véritable intérêt pour les structures sociales qui permettent la diffusion de l'information rumorale. Les réseaux d'amitié sont ainsi mentionnés, tout comme les *collegia* professionnels. Toutefois, malgré les apparences, l'article ne prend pas réellement en considération la façon dont la plèbe elle-même pouvait générer ces rumeurs et lui dénie toute autonomie sur cette question : la perspective reste très descendante[104]. R. Laurence réserve notamment une place centrale à l'institution clientélaire, décrite comme l'un des principaux canaux de diffusion des bruits publics ; par ailleurs, le poids qu'il confère aux *contiones* le conduit également à défendre le modèle centre-périphérie comme le seul à même de rendre compte de la circulation des rumeurs. Ces deux conclusions ont été nuancées dans les travaux ultérieurs[105].

La lecture descendante, psychologisante et discréditante des rumeurs est, dans la même période, combattue par les travaux d'E. Flaig, lesquels portent d'abord sur la période impériale, puis s'étendent à la période républicaine. Dès 1992 et la publication de sa thèse, le savant allemand jetait les fondements d'analyses qui allaient surtout être formalisées dans le courant des années 2000, à travers deux études de cas portant sur le principat néronien[106]. On note d'abord chez E. Flaig le souci, absent de la production antérieure, d'adopter un positionnement critique vis-à-vis des débats qui ont agité la sociologie contemporaine des rumeurs[107]. L'historien rejette tout à la fois le courant issu des travaux de G. Allport et L. Postman, dont les postulats scientifiques sont contestés (notamment les expériences *in vitro* pour saisir les processus d'échange des rumeurs), les lectures psychologisantes[108] et même l'approche interactionniste, qu'il juge inadaptée aux rumeurs de l'époque impériale, dont "l'intensité politique" ("politische Intensität") est à ses yeux incomparable avec le phénomène routinier que décrivent T. Shibutani ou J.-N. Kapferer[109]. De fait, les recherches d'E. Flaig ne prennent en compte que les rumeurs à forte portée politique, pour ne pas dire institutionnelle, qu'il trouve essentiellement chez les historiens, Tacite au premier chef, et

103 Laurence 1994b.

104 C'est le sens de la conclusion, qui retient surtout la manipulation de l'opinion publique que permettraient les rumeurs (Laurence 1994b, 71) : "The opinions of the voter could have been shaped through the reception of rumours and other informal forms of communication."

105 Y compris par R. Laurence lui-même (Laurence 2011, 388; 398). Pour une lecture critique des résultats de l'article de 1994, voir par exemple Courrier 2014, 538-539 ; Courrier 2017a, 151-152.

106 Flaig 2002 ; Flaig 2003b ; Flaig 2010 (traduction du précédent) ; également Flaig 2014 ; Flaig [1992] 2019, 105-111 (entre autres passages).

107 Voir tout particulièrement Flaig 2003b, 359-361.

108 Voir cette remarque acerbe sur les recherches de Fr. Reumaux dans Flaig 2003b, 360 n. 20 : "Die Annahme eines kollektiven Unbewussten [zeigt] untrüglich Scharlatanerie an."

109 Flaig 2003b, 360.

néglige (quitte, parfois, à paraître nier leur existence) les bruits plus quotidiens dont d'autres sources ont gardé mention. Par ailleurs, en mettant l'accent sur la réception et la circulation des rumeurs dans la plèbe urbaine plutôt que sur leur point d'origine[110], E. Flaig rend secondaire l'hypothèse d'une "manipulation" des rumeurs par les élites, envers laquelle il se montre dubitatif[111]. La sensibilité aux rumeurs de la plèbe urbaine, qui serait le signe de sa plus grande politisation sous l'Empire que sous la République, se trouve dès lors intégrée à la théorie du Principat comme "Akzeptanzsystem", un système politique dans lequel l'empereur ne règne pas grâce à sa "légitimité" mais se maintient seulement grâce à l'"acceptation" de la figure du prince chez les trois grands acteurs collectifs du régime : le Sénat, l'armée et la plèbe urbaine[112]. Dans ce système global, la rumeur devient une "arme" aux mains de la plèbe pour manifester son mécontentement et, à terme, menacer la stabilité du pouvoir impérial, par exemple à la fin du règne de Néron[113]. S'ils n'ont pas échappé à toute critique[114], les résultats et la méthode d'E. Flaig ont fourni un socle aux réflexions postérieures sur le rôle politique des bruits publics et ont permis de dépasser la lecture descendante et centrée sur les institutions : en cela, même contestées, ces études annoncent le moment interactionniste de l'étude des rumeurs qui s'est développé dans les deux dernières décennies.

En effet, depuis le début des années 2000, et surtout dans le courant des années 2010, plusieurs travaux marqués par la sociologie interactionniste[115] se sont intéressés aux modalités pratiques de l'échange d'information permis par les rumeurs, abordé au sein d'une réflexion plus large sur la participation politique des groupes infra-équestres à Rome. P. O'Neill a le premier insisté sur les lieux de sociabilité populaire dans lesquels s'ancraient les rumeurs pour se développer[116]. Dès 2007, Cr. Rosillo-López a abordé la question par un angle d'attaque que l'on pourrait qualifier de "culturel" : se concentrant sur la sensibilité des aristocrates à l'égard des bruits publics qui circulaient à Rome, l'historienne espagnole y voit un instrument de "discipline sociale" qui permet de maintenir la cohésion et les normes d'un groupe donné[117]. Cette première approche a été redoublée par une réflexion plus large sur l'opinion publique, dont les rumeurs et les ragots forment l'un des vecteurs, au même

110 L'origine des rumeurs est rarement envisagée, à la différence de l'approche dominante des années 1990, et, quand il se penche sur la "fabrication" des rumeurs, E. Flaig aboutit à des résultats plus mesurés que ceux de la recherche antérieure, qui identifiait systématiquement les élites sénatoriales derrière chaque ragot : par exemple, à propos des bruits courant sur Rubellius Plautus sous le principat néronien, il formule l'hypothèse d'une "interaction" entre sénateurs et plébéiens dans la création de la rumeur (Flaig 2003b, 356).

111 Doute clairement exprimé dès Flaig [1992] 2019, 109.

112 Présentation de cette théorie dans Flaig [1992] 2019 (et divers travaux par la suite) ; synthèse et discussion chez Hurlet 2008.

113 La qualification d'"arme", voire d'"arme fatale" ("fatale Waffe") apparaît dans Flaig 2002 ; Flaig 2003b.

114 Notamment au sujet de la "fin de la popularité" de Néron (Flaig 2002), discutée par Courrier 2014, 691-695. Voir la reproduction du débat dans le chapitre 3, section 3.2.1 et une proposition de synthèse dans Autin 2023a, 243-248.

115 M. Gluckman, R. Paine, T. Shibutani, J.-N. Kapferer ou Ph. Aldrin sont amplement utilisés dans les textes dont il va être question.

116 O'Neill 2003 (en particulier pour les rumeurs p. 140 ou 145), issu d'une thèse soutenue en 2001 (O'Neill 2001, *non uidi*).

117 C'est l'objet de Rosillo-López 2007 (repris et traduit dans Rosillo-López 2017b, 93-97), une étude de cas à partir de la correspondance de Cicéron en 49 a.C. Voir déjà Dupont 1989, 198.

titre que les *graffiti* ou la "littérature politique"[118]. L'élargissement ainsi proposé permet de mettre en évidence, dans une analyse très incarnée, les lieux de cristallisation de l'opinion et la place centrale des acteurs non aristocratiques dans le processus[119]. À ce titre, ces paroles informelles ne constituent pas une réalité spécifique à Rome mais sont un élément important de la vie publique des municipes italiens et circulent incessamment entre ceux-ci et l'*Vrbs*[120] : ce décentrement est l'un des apports du travail de Cr. Rosillo-López, tant les *rumores* avaient été étudiés jusqu'alors comme un trait spécifique de la cité du Latium.

À l'extension géographique s'ajoute, chez C. Courrier et J. C. Magalhães de Oliveira, une certaine "extension sociale", puisque ces chercheurs appréhendent les rumeurs comme une caractéristique de la culture politique des groupes subalternes de la société tardo-républicaine et alto-impériale pour le premier, et tardive pour le second. Chez ces deux spécialistes de la plèbe, on constate un double mouvement : d'une part, réinscrire la rumeur dans les sociabilités ordinaires du "petit peuple" et faire reposer sa dissémination sur les interactions routinières qui se jouaient dans ces lieux (la *taberna*, le *uicus*, etc.) ; d'autre part, observer comment ce mode de transmission des nouvelles pouvait se transformer, dans certains contextes politiques tendus, en "levier communicationnel"[121] permettant à ces groupes de faire entendre leurs revendications ou de coordonner leur action. C. Courrier insiste tout particulièrement sur le fait que les rumeurs, qui constituent un mode particulier de diffusion des nouvelles dans la cité, furent constitutives d'un "face-à-face indirect" avec le prince à l'époque impériale[122], tout en considérant avec plus de prudence qu'E. Flaig ou Cr. Rosillo-López le lien entre rumeur et opinion publique[123]. Tirant profit des outils et méthodes de la sociologie interactionniste, C. Courrier démontre que, lors d'événements importants et d'interprétation ambiguë, la rumeur permettait à la plèbe d'interpréter collectivement les faits et d'aboutir à une lecture politique de la situation[124]. De même, les recherches de J. C. Magalhães de Oliveira permettent d'établir le lien entre les sociabilités ordinaires dont procèdent les rumeurs et la mise en place d'actions collectives coordonnées en situation de crise[125]. Cette utilisation politique de la rumeur par la plèbe pour défendre et promouvoir ses propres intérêts s'observe hors du seul contexte romain, dans les grands

118 Rosillo-López 2017b, 75-97. Lecture critique de l'ouvrage et pistes complémentaires dans Hurlet & Montlahuc 2018. Les rumeurs sont également présentes *passim* dans Rosillo-López 2022, notamment p. 155-178.

119 Par exemple Rosillo-López 2017b, 47-74 (importance du Forum, des *compita*, etc.) ou Rosillo-López 2017b, 175-187 (participation des *tonsores* et des *circulatores* à la dissémination des ragots). Également de façon plus ponctuelle dans Rosillo-López 2022, davantage tourné vers les sénateurs, à l'exception des p. 183-194. La question des lieux et acteurs du processus rumoral est creusée dans notre chapitre 1.

120 Rosillo-López 2017b, 87-93.

121 Selon l'expression de Courrier 2017a, 142 ("communicational lever").

122 Courrier 2014, 682-697. Les réflexions de l'ouvrage de 2014 (Courrier 2014, 183-185, 540-546 et 682-696) sont rassemblées et affinées dans Courrier 2017a (en anglais).

123 Courrier 2014, 695.

124 Voir l'étude de la mort de Germanicus dans Courrier 2017a, 147-151.

125 Magalhães de Oliveira 2012, 131-136 ; Magalhães de Oliveira 2017. Pour l'époque tardive, Chauvot 1999 (consacré aux rumeurs relatives à Constantius Gallus au début du livre XIV d'Ammien Marcellin) donne quelques éléments intéressants sur la collecte des rumeurs par le renseignement impérial.

centres urbains du IVe siècle, par exemple lors du lynchage de Georges de Cappadoce en 361 à Alexandrie ou à l'occasion de l'incendie de la maison de Nectaire en 388 à Constantinople[126].

Les résultats de Cr. Rosillo-López, C. Courrier et J. C. Magalhães de Oliveira convergent donc pour montrer la permanence, sur près de cinq siècles d'histoire, des pratiques politiques de la plèbe faisant fond sur les ressources multiples de la rumeur[127]. C'est désormais surtout par "en bas" que seront observées les rumeurs à Rome. Les recherches récentes ont proposé en ce sens plusieurs approfondissements. A. Angius a mis en lumière les différentes facettes de l'opinion publique aux IIe et Ier siècles a.C.[128]. Les rumeurs sont abordées comme un mode de communication interpersonnelle, dont une "topographie" et une "sociologie" peuvent être reconstituées, la démarche faisant la part belle aux lieux non institutionnels dans lesquels s'inscrivaient les sociabilités populaires et contribuant à redonner toute leur importance aux interactions informelles dans la définition du régime républicain[129]. Dans des contextes plus critiques et plus contestataires, M. Nicolleau a montré que les rumeurs étaient des outils dont disposaient divers groupes subalternes au sein de l'Empire (tant les populations hellénophones de l'Orient méditerranéen que la plèbe urbaine et plèbe rurale italiennes) pour soutenir des imposteurs et ainsi exprimer leur défiance à l'égard du pouvoir en place[130]. Cependant, dresser un panorama historiographique ne doit pas donner l'impression artificielle d'une progression linéaire de la recherche sur une question, et il faut relever que les deux traits dominants de l'étude historique récente des rumeurs (méthode interactionniste et intérêt pour les subalternes et/ou pour les formes de pouvoir *bottom-up*) ne sont pas devenus parfaitement hégémoniques. Fr. Pina Polo a ainsi consacré en 2010 un article à la façon dont les élites romaines forgeaient l'opinion publique par l'intermédiaire des rumeurs pour faire progresser leur carrière et servir leurs intérêts[131]. C'est également la lecture qu'a adoptée K. Kröss en insistant sur la manipulation de l'opinion dont procèderaient la plupart des rumeurs, créées selon elle par l'aristocratie pour générer des troubles au sein de la plèbe, à des fins stratégiques[132]. En se fondant sur la correspondance de Cicéron et les biographies de Suétone, J. Meister a enfin vu dans les rumeurs un lieu de cristallisation du "capital moral", auquel les ordres supérieurs à Rome devaient se montrer sensibles[133]. Les élites ne sont jamais loin, et les institutions non plus, tout particulièrement dans un paysage académique germanophone, dans lequel la notion de consensus a fourni une clé de lecture

126 Pour reprendre les deux études de cas de Magalhães de Oliveira 2017.

127 L'unité d'approche entre ces trois chercheurs se constate d'ailleurs dans leur participation à des projets de recherche communs (Courrier & Magalhães de Oliveira, éd. 2022 ; Rosillo-López, éd. 2017, par exemple).

128 La période médio-républicaine fait jusqu'à présent figure de parent pauvre de l'étude des rumeurs (voir néanmoins Gandini 2012).

129 Angius 2018, 129-225.

130 Nicolleau 2022, chap. 5.

131 Pina Polo 2010, reprenant certaines analyses de Pina Polo 1996.

132 Kröss 2017, 233-236. Un des exemples utilisés est celui du putsch d'Othon (avec la rumeur de la mort de l'usurpateur en Tac., *Hist.*, 1.34.2), mais on peut se demander si ce cas de figure très particulier de manipulation de l'information, plutôt rare dans la documentation, est représentatif de la forme ordinaire et du rôle habituel des rumeurs à Rome. Nous revenons sur la question dans le chapitre 1, section 3.2.2.

133 Meister 2018. Curieusement, les travaux pourtant antérieurs de Cr. Rosillo-López (Rosillo-López 2007 et Rosillo-López 2017b, 93-97) sont ignorés par l'auteur, alors qu'ils participent de la même dynamique.

importante de l'analyse des régimes politiques romains[134]. Force est cependant de constater que l'autonomie culturelle et politique de la plèbe est peu prise en considération dans ces travaux[135].

Malgré ses renouvellements récents et stimulants, l'étude des rumeurs s'est pour l'heure surtout concentrée sur le rôle de la plèbe urbaine, sur la ville de Rome et sur le rôle politique des rumeurs. Plusieurs terrains d'enquête ont jusqu'à présent été délaissés. Particulièrement criante est l'absence de travaux de référence sur les *rumores* en contexte militaire, évoqués dans quelques publications éparses seulement[136], et auxquels le présent ouvrage voudrait rendre justice. La place paradoxalement centrale que les circuits d'information alternatifs pouvaient occuper dans des périodes troublées a justement été mise en évidence par P. Cosme dans son étude de l'année des quatre empereurs[137], tandis que les études sur l'espionnage ont parfois parlé, quoique marginalement, des bruits publics pendant les campagnes militaires[138]. De façon plus générale, la manière dont les rumeurs se situaient vis-à-vis des autres modes d'information et de circulation des nouvelles à Rome, et tout particulièrement des canaux auxquels recouraient les élites, les magistrats ou, plus tard, l'empereur, a été l'objet de quelques remarques synthétiques au sein d'études plus larges, à l'instar de celle de G. Achard sur la communication à Rome, qui relève que l'importance des rumeurs avait grandi avec le tournant du Principat[139], ou de divers travaux adoptant plutôt la perspective des gouvernants[140].

Sur un sujet comme celui-ci, la tentation est grande de recourir au comparatisme historique : les rumeurs, mode de transmission de l'information non articulé à un dispositif technologique, ont-elles finalement tant évolué en plusieurs millénaires d'histoire ? La bouche qui susurre à l'oreille est après tout la même en Grèce, à Rome et chez nous. Toutefois, les remarques formulées plus haut sur les dangers de l'anachronisme et l'importance d'une lecture contextualisée et attentive aux conditions sociales de production de l'information doivent être gardées à l'esprit. Bien que, dans leur principe, plusieurs études pourraient servir

134 Voir ainsi Hölkeskamp [2004] 2008, avec la mise en perspective de J.-M. David dans la préface ; on se réfèrera désormais à la traduction anglaise, qui bénéficie d'une actualisation historiographique (Hölkeskamp [2004] 2010).

135 Knopf 2018, 319-323 fournit une synthèse balancée pour l'époque tardo-républicaine, mais ne tranche pas et réplique parfois sans les interroger plusieurs stéréotypes sur les rumeurs (notamment la déformation du message qu'elles induiraient). Voir le *non liquet* conclusif : "Doch fällt es nicht leicht, Gerüchte nach Macht oder Ohnmacht zu kategorisieren."

136 On trouvera des premières approches dans Chrissanthos 2004 ; Flaig 2003b, 110-115 ; Flaig [1992] 2019 (entre autres passages p. 469-475) ; Horsfall 2003, 103-115 ; MacMullen 1984 ; Mangiameli 2012. Le constat est effectué dans Autin à paraître ; Autin & Montlahuc à paraître, qui proposent plusieurs points d'analyse et de discussion, certains développements prolongeant ceux de cet ouvrage.

137 Malgré le titre très général de l'ouvrage et sa progression chronologique, *L'Année des quatre empereurs* démontre avec précision la rivalité et les frictions entre canaux officiels de l'information (notamment la *uehiculatio*) et rumeurs, comme cela est stipulé dès l'introduction (Cosme 2012a, 10). Sur la même période, également Direz 2012.

138 Par exemple Austin & Rankov 1995, 83-86.

139 Achard 1991, 235-238. Cette hypothèse reste difficile à prouver et il convient de se méfier en la matière d'un potentiel effet de source, justement lié au poids de l'œuvre tacitéenne. La question du contrôle de l'information dans une société monarchiste, voire autoritaire, confère cependant, il est vrai, un rôle particulier aux rumeurs, comme nous le verrons dans notre chapitre 4.

140 Kolb 2003, 143 ; Nelis-Clément 2006, 147-148 ; Wiegels 2009.

de modèle à celle-ci, à l'instar de l'ouvrage d'A. Farge sur l'opinion publique populaire à la fin de l'Ancien Régime[141], nous considérons que le développement de l'imprimerie reconfigura trop en profondeur la circulation (y compris alternative) des nouvelles et des opinions pour que la comparaison avec les périodes moderne et contemporaine revête un intérêt heuristique certain[142]. À cet égard, c'est peut-être vers l'époque médiévale qu'il conviendrait de se tourner pour saisir quelques caractéristiques récurrentes des rumeurs dans les sociétés prémodernes. De fait, les années 1990 ont vu émerger, sous l'impulsion de Cl. Gauvard, un champ d'étude consacré aux rumeurs médiévales[143]. Quoique le paradigme psychopathologique alors dominant ne soit pas très loin[144], l'approche de Cl. Gauvard se caractérise par le soin porté à la définition précise des contours de la rumeur médiévale, qui circule, selon elle, par "des canaux non officiels et populaires" et grâce à des agents non "institutionnalisés"[145] – bref, une lecture par en bas, hostile à toute idée de manipulation par les segments supérieurs de la société[146]. Dans la même veine, St. Boissellier a mis en lumière les mécanismes spécifiques à la circulation des rumeurs en milieu rural[147], ce qui l'a conduit à définir la rumeur par son mode de circulation ("réticulaire" car non linéaire et reposant sur des réseaux de "sociabilité communautaire"), et à la penser comme une stratégie de l'*in-group* pour renforcer son identité collective face à l'*out-group*. On constatera dans les pages qui suivent tout le profit que nous avons tiré de telles analyses[148].

Malgré l'unité scientifique certaine de plusieurs groupes de travaux – chez les littéraires, l'étude des rumeurs comme supports d'insinuation ; chez les historiens, l'approche interactionniste des rumeurs –, c'est d'abord le caractère éclaté de cette historiographie qui frappe. Certes, plus personne ne s'étonnerait aujourd'hui de lire un ouvrage consacré aux bruits publics, aux paroles informelles, aux ragots et aux on-dit, car l'objet a acquis depuis plusieurs décennies une légitimité scientifique dont on aurait grand mal à le dépouiller à présent. En ce sens, les rumeurs ont bien été "prises au sérieux". Toutefois, aucune approche synthétique n'a encore réellement été proposée des rumeurs romaines ; bien plus, le fossé entre lectures historiennes et lectures philologiques des *rumores* est encore loin d'être comblé. Par ailleurs, les efforts de théorisation sont très marginaux, ce qui rend la menace de l'anachronisme plus pesante encore, surtout lorsque s'ajoute à une certaine *communis opinio*

141 Farge 1992 qui, pour s'opposer aux théories de J. Habermas (Habermas [1962] 1978), étudie les formes et le contenu de l'opinion publique, mais populaire, à l'endroit du gouvernement royal, dont un des modes de formalisation était constitué par les rumeurs. Pour une réflexion sur l'utilisation des outils habermassiens au contexte romain, Hurlet 2019 et Angius 2018, 6-10. D'autres perspectives (trans) historiques, parfois utiles toute prudence gardée face aux évolutions des techniques d'information, se trouvent chez Bloch [1921] 2012 ; Kerr & Walker, éd. 2015 ; Lefebvre 1970 ; Neubauer 1998.

142 *Contra* Flaig 2003b, 360-363, en faveur du comparatisme avec l'époque moderne. Sur le rôle crucial des imprimés dans la formalisation de l'opinion à la fin du XVIII^e^ siècle, voir par exemple Popkin 2011, 30-55.

143 Gauvard 1993 pour l'acte de naissance de ce courant, à l'occasion d'une table ronde dont le thème ("la Renommée aux XIV^e^-XV^e^ siècles" est considéré comme "particulièrement novateur").

144 La diffusion des rumeurs est ainsi présentée comme une épidémie dans Gauvard 1994, 159 ; dans le même article (p. 171), l'autrice affirme que la rumeur exprime les "fantasmes" d'un groupe social, ce qui n'est pas sans rappeler les analyses de Morin 1969.

145 Gauvard 1994, 159 et 163.

146 Gauvard 2011, 29-30.

147 Boissellier 2011.

148 Voir chapitre 1, section 2.1.

sur le sujet (dépendant en réalité de notre appréhension des rumeurs contemporaines) le recours, revendiqué ou non, aux postulats d'une sociologie datée, largement contestée aujourd'hui, et intimement liée au contexte particulier des années 1940 outre-Atlantique. Enfin, et cette fois plus spécifiquement pour les études historiques, l'approche politique a quelque peu écrasé l'approche sociale dans les études relatives aux rumeurs : à quelques exceptions près, c'est surtout lorsqu'elles dialoguent avec les institutions ou les contestent que les rumeurs ont été envisagées comme objet d'histoire. Le rôle plus ordinaire des bruits publics dans la fabrique de la norme, par exemple, reste au mieux secondaire dans les préoccupations des romanistes[149], alors même que les hellénistes ont de longue date souligné que les ragots et racontars constituaient l'un des mécanismes de régulation sociale les plus vivaces dans la *polis*[150]. En miroir, c'est d'abord à une définition sociale du phénomène, préalable à toute lecture politique, que ce travail voudrait s'attacher.

Dire les rumeurs et les lire : des mots à la chose

Les études lexicales consacrées au vocabulaire latin sont rares et n'offrent pas un panorama complet sur lequel on pourrait s'appuyer[151], à l'exception peut-être du long article que M. Bettini a consacré au verbe *fari* et à ses dérivés en latin, qui aboutit à d'intéressantes réflexions mêlant l'approche étymologique à l'anthropologie (esquissée) des pratiques de rumeur à Rome[152]. Or étudier les rumeurs, c'est avant tout les lire, la médiation des textes étant la seule manière d'appréhender des phénomènes toujours oraux et souvent fugaces. En dépit du rejet parfois très ferme de l'approche lexicale par certains spécialistes des rumeurs[153], la question des dénominations des rumeurs demeure essentielle pour une étude qui se tourne presque exclusivement vers les sources littéraires. Nous proposerons un éclairage synthétique portant sur le seul corpus tacitéen, assez fourni pour aboutir à des conclusions d'ensemble stimulantes, dont il faudrait ensuite éprouver la valeur sur d'autres auteurs[154].

149 L'ouvrage d'Itgenshorst & Le Doze, éd. 2017 reste par exemple muet sur cette question, que les travaux de Cr. Rosillo-López et J. Meister cités supra ont tenté de mettre à l'ordre du jour (du point de vue des élites cependant).

150 Hunter 1994, 96-119, s'appuyant sur N. Elias et R. Paine.

151 Néraudau 1993 est très bref et synthétise, pour ne pas dire compresse, les grandes évolutions lexicales de *fama* dans un colloque tourné vers le Moyen Âge. Dorothée 2013, qui se consacre aux acceptions de rumeur de *fama* et *rumor* (termes qui commutent fréquemment), se caractérise par une présentation qui emprunte beaucoup au paradigme psychopathologique (les rumeurs sont inquiétantes, effrayantes et transmettent des informations douteuses), tout comme Reumaux 1989, 129-132 sur le passage de *rumor* à "rumeur".

152 Bettini 2008, 350-363.

153 Ainsi Flaig 2003b, 351 : "Egal wie die antiken Historiographen es terminologisch nennen, [das Gerücht] war ein soziales Phänomen, das politisches Gewicht erhalten konnte. Es ist kein Textphänomen. Untersuchungen über die literarische Konstruktion des Gerüchts berühren daher das Thema nicht."

154 Pour un traitement plus ample de la question, voir Autin 2019b, 748-803, dans lequel on trouvera des tableaux d'occurrences détaillés.

La question lexicale : diversité et richesse de l'écriture tacitéenne des rumeurs

La principale difficulté qui se pose à l'enquête réside dans les formes très diverses que les rumeurs prennent dans les textes anciens. Non seulement les mentions de rumeurs connaissent des variations d'amplitude importantes, de la citation fugace aux discours les plus riches en effets rhétoriques, mais les bornes sémantiques de la recherche sont elles-mêmes difficiles à déterminer. *Rumor* est évidemment incontournable, tout comme *fama*, avec lequel il entre en relation de synonymie partielle[155]. Toutefois, ces termes commutent souvent avec d'autres substantifs, qu'il convient alors d'intégrer à l'analyse, tout particulièrement *sermones*, lequel désigne les "conversations" qui forment la toile de la rumeur[156] et reçoit alors en règle générale un complément renvoyant à sa large diffusion, au-delà d'un simple entretien interpersonnel[157]. En pratique, donc, *rumor*, *fama* et *sermones* concourent à la désignation de ce qu'est une rumeur et ne peuvent être dissociés dans une approche lexicale[158]. Mais, dans tel autre passage, le simple nom *os* (la "bouche") associé à un complément du nom renvoyant à une communauté large (*omnium*, *hominum*, *uulgi*…), ou même seul, annonce ce qui est ensuite désigné explicitement comme *rumor*[159]. Que faire, dès lors, d'un texte dans lequel Tacite évoque l'*os uulgi* sans utiliser *rumor* ou *fama*, comme lorsqu'il décrit les propos qui agitent la foule au sujet de la retraite forcée d'Agricola à Rome (Tac., *Agr.*, 41.4) ? Le phénomène a tous les traits d'une rumeur, et l'on pressent que le recours ou non à *rumor* ou *fama* tient davantage de questions de style et de choix de narration qu'il n'est lié à la configuration historique elle-même. Si l'on admet dans le lexique de la rumeur les expressions parfois très figurées qui reprennent ou sont reprises dans un même passage par les trois termes les plus courants (*rumor*, *fama*, *sermones*), on finit par aboutir, de proche en proche, à une liste gigantesque, ce qui limite l'intérêt heuristique de l'approche par les mots. Cette plasticité du lexique explique pourquoi, selon nous, l'analyse lexicale, voire lexico-syntaxique, ne peut constituer le point de départ de la réflexion, qui doit d'abord s'atteler à élaborer une définition socio-historique de ce qui était susceptible d'être qualifié de "rumeur" par les auteurs. On peut toutefois signaler quatre traits importants des modes d'incorporation des rumeurs dans son récit par Tacite.

1. Une rumeur peut être rapportée par Tacite de trois façons différentes. Soit l'historien utilise un des substantifs les plus fréquents pour renvoyer au phénomène (*rumor*, *fama* ou *sermo*), soit il a recours à des formules plus imagées (*questus*, *fremere*, *uulgare*, *fingere*…), soit la rumeur n'est pas évoquée par un lemme spécifique (elle n'est pas "thématisée") mais prend la forme d'un discours indirect massif attribué à un personnage collectif (la foule, le peuple, l'armée) : on pourra alors

155 Moussy 2010, 48-50 pour cette notion (les sens de "rumeur" et de "réputation" sont partagés, mais celui de "tradition" est propre à *fama*).

156 À la fin de l'année 54 arrivèrent à Rome au sujet de la situation parthe des rumeurs d'abord présentées comme *rumores*, puis comme des *sermones* dont se délecte la ville (Tac., *Ann.*, 13.6.2). Le singulier collectif est plus rare dans le sens de "rumeur" (Tac., *Ann.*, 1.9.1, Tac., *Dial.*, 2.1 par exemple).

157 Ce complément peut être un adjectif (*multus*, *frequens*…) ou un nom caractérisant soit la communauté qui donne écho à la rumeur (*uulgus*, *homines*, *populus*…), soit l'espace dans lequel le bruit se diffuse (*Vrbs*, *ciuitas*, *castra*…).

158 En ce sens, Formicola 2001, 33 ; Guastella 2017, 118-119 ; Rosillo-López 2017b, 77 ; Shatzman 1974, 549-550.

159 Sous le principat de Néron, Rubellius Plautus fut soudain désigné comme un *capax imperii* par la rumeur publique : *rumor*, dit Tacite, après avoir affirmé que son nom "était célébré sur les lèvres de tout le monde" (*omnium ore* […] *celebrabatur*, Tac., *Ann.*, 14.22.1). Voir également l'hendiadyin *in ore famaque* en Tac., *Hist.*, 2.73, au sujet de Vespasien.

dire qu'elle est "syntactisée". Pour illustrer ce dernier cas de figure, plus rare, prenons les propos qui circulent après la mort de Germanicus à Antioche et qui le comparent à Alexandre le Grand : il s'agit d'un long discours indirect introduit par une formule qui ne les place pas immédiatement dans la catégorie des rumeurs[160], mais la forme et le contenu des propos anonymes sont très semblables à ceux du *Totengericht* d'Auguste, présentés comme le *multus sermo* de la cité[161].

2. Le périmètre sémantique exact et les spécificités d'emploi respectives de *rumor*, *fama* et *sermones* sont difficilement déterminables[162]. Le caractère presque interchangeable de ces lexies est patent dans certains passages, par exemple au sujet des rumeurs qui agitent Rome en 69, lorsque les premières défections des légions en faveur de Vespasien sont rapportées : ces propos, que Vitellius tente de faire taire, sont successivement qualifiés de *falsi rumores*, de *sermones populi* et enfin de *fama* (Tac., *Hist.*, 2.96.2). Pour déterminer plus précisément le sémantisme de ces termes, l'observation des fonctions syntaxiques occupées par les lexies, l'étude de la combinatoire lexicale et l'observation du contenu même des rumeurs auxquelles elles se réfèrent peuvent donner certains résultats[163]. Il y a d'abord une question d'échelle : *fama* opère une saisie très distante du phénomène, alors que *sermo* l'appréhende dans ses réalisations particulières (les cercles de discussion). La *fama* est souvent évoquée comme un principe général de diffusion de l'information, parfois très peu actualisé ("la" rumeur comme phénomène social, et non "une" rumeur en particulier) ; *sermo* renvoie à des bruits plus strictement normatifs (les *sermones* jugent une personne plutôt qu'ils ne transmettent une information) et inscrits dans un contexte bien déterminé. Entre en considération aussi la perception axiologique des rumeurs dans les passages concernés, souvent négative avec *fama* et plutôt neutre avec *sermo*, pris alors comme une désignation quasiment technique. L'opposition entre la *fama* assez désincarnée et les *sermones* très concrets dessine un axe au centre duquel se trouve *rumor*, substantif certes plus précis que *fama* (ses locuteurs sont par exemple souvent évoqués à l'aide d'un génitif, sous la forme *rumor uulgi*/*populi*/*plebis*), mais pouvant également renvoyer au bouche-à-oreille comme canal de transmission des informations.

3. La galaxie des désignations plus expressives des rumeurs fait apparaître la multiplicité des éclairages que Tacite peut jeter sur le phénomène. Les termes alternatifs à *rumor*, *fama* et *sermones*, fréquents[164], insistent tantôt sur l'acte de parole constitutif des rumeurs, tantôt sur leur diffusion, leur matérialité sonore, les affects qu'elles suscitent ou, plus rarement, l'opération intellectuelle qu'elles supposent[165]. L'étude de leur répartition montre que les mots évoquant une rumeur sous l'angle de l'acte de parole (dire, affirmer, rapporter, etc.) sont certes les plus utilisés,

160 "Et il y en avait pour comparer sa beauté, son âge, la nature de sa mort, et même la proximité du lieu où il avait péri à la destinée d'Alexandre le Grand" (*et erant qui formam, aetatem, genus mortis ob propinquitatem etiam locorum in quibus interiit, magni Alexandri fatis adaequarent*, Tac., *Ann.*, 2.73.1).

161 Via l'évocation explicite d'un *multus sermo* qui parcourt la cité (Tac., *Ann.*, 1.9.1).

162 Shatzman 1974, 550 veut faire de *sermo* le versant oral de *fama*, mais, par son étymologie, la *fama* est bien orale dans son essence et la distinction résiste peu à l'examen du texte tacitéen. Bettini 2008, 359-360 conclut que la *fama* est une parole "transcendée" tandis que le *rumor* renvoie à un message "ruminé" (*rumor-rumen*), *i.e.* constitué plus progressivement, mais l'application de cette lecture aux sources n'est pas évidente. En distinguant "rumeur" et "faits réels", Dorothée 2013 reprend des stéréotypes aristocratiques peu pertinents. On suivra plutôt Yavetz [1983] 1990, 253-256 qui, au sujet de *fama* et d'*existimatio* (plutôt dans le sens de "réputation"), insistait sur la plasticité du système lexical utilisé par les auteurs.

163 Voir le détail des tableaux 1 à 7 d'Autin 2019b, 748-803.

164 Leur emploi est quantitativement à peu près équivalent, selon nos relevés, à celui des trois termes plus conventionnels. Sur ce constat, Newbold 1976, 90 n. 12.

165 Voir respectivement dans Autin 2019b, 748-803 les tableaux 8 (actes de parole : *loqui*, *iactare*, *laus*/*laudare*, *adfirmare*, *arguere*, *dicere*, *ferre*…), 9 (diffusion : *uulgare* et ses composés, *pernotescere*, *crebrescere*…), 10 (sonorité : *fremere*/*fremitus*, *os*, *uox*…), 11 (affects : *queri*/*questus*, *inridere*, *maerere*, *miserari*/*miseratio*…), 12 (opération intellectuelle : *fingere*, *comparare*, *credere*, *anquirere*, *interpretari*…) et 13 (synthèse par œuvre et par famille de sémantisme des termes désignant la rumeur).

mais ne constituent qu'une seule partie du lexique employé. Ainsi, de longs discours indirects introduits par un verbe de pensée ou un terme renvoyant à un sentiment peuvent être inclus dans notre corpus, puisque, lorsqu'ils circulent de manière collective, ils supposent une forme d'échange verbal entre leurs locuteurs[166]. Tout cela révèle la richesse des perspectives possibles sur la rumeur, tout autant expression verbale aux yeux de Tacite que pur matériau sonore, objet de circulation large ou support d'affects collectifs. Il est à noter, enfin, que les actes de pensée, certes minoritaires, sont tout de même attestés et contreviennent à l'image de la rumeur passionnelle émise par une foule versatile que l'historien cherche souvent à construire.

4. Il faut dire un mot enfin de la question syntaxique. Lorsqu'il rapporte le contenu d'un bruit public[167], Tacite dispose à nouveau d'un matériel syntaxique très divers qui s'étend des rumeurs narrativisées jusqu'aux discours indirects les plus longs[168]. Les discours indirects massifs sont la plupart du temps réservés à des rumeurs exprimant les affects immodérés des foules. Ils sont alors généralement rattachés à *rumor* ou à *fama*[169], peuvent compter plus de dix propositions et former ainsi un véritable morceau d'éloquence (démonstrative ou délibérative), à l'expressivité parfois très ciselée[170]. La rumeur accueillant avec froideur le meurtre du chef des Chauques, Gannascus, commandité par Corbulon en 47, réussit en peu de mots à retranscrire la colère sourde des ragoteurs, en particulier grâce aux interrogations rhétoriques ou aux adjectifs axiologiques négatifs qu'elle contient[171]. Les rumeurs au contenu le plus intense et mettant en jeu les affects les plus vifs sont tendanciellement plus souvent introduites par un terme expressif, à l'image de

166 Adema 2017, 11.

167 Ce n'est pas toujours le cas : dans les maximes, par exemple, Tacite envisage le fonctionnement général de la rumeur sans se concentrer sur un bruit en particulier (ainsi avec des formules telles que *Vrbs sermonum auida*, "Rome avide de rumeurs", Tac., *Ann.*, 13.6.2, et les expressions proches en Tac., *Hist.*, 1.4.3, 1.51.5, 4.11.2). L'approche syntaxique est souvent oubliée des panoramas sur les mots de la rumeur, à l'exception peut-être de Greenwood 1998, 307-308.

168 Pour la distinction entre discours narrativisé, discours indirect et discours indirect libre, voir les pages classiques de Genette 1972, 191-193. L'adjonction d'un adjectif épithète ou d'un complément du nom à un substantif désignant la rumeur constitue la forme la plus fréquente de discours narrativisé, rapportant de manière synthétique le contenu du bruit public, à l'instar des expressions *rumor secundus* ou *rumor aduersus* ("rumeur favorable" ou "rumeur contraire", respectivement en Tac., *Ann.*, 3.29.4 et Tac., *Hist.*, 2.26.2) ou bien de formules comme *rumor reconciliationis* ("la rumeur d'une réconciliation", ici entre Néron et Agrippine, Tac., *Ann.*, 14.4.1) et *principatus fama* ("le bruit qu'il [Calpurnius Piso Galerianus] visait le Principat", Tac., *Hist.*, 4.11.2). Le discours direct est absent, ce qui singularise la parole collective comme discours subordonné au plan syntaxique. Ce n'est pas là une spécificité tacitéenne : voir le relevé d'Adema 2017, 241 sur les livres 1 et 7 de la *Guerre des Gaules*.

169 Tac., *Hist.*, 5.25.1 constitue le seul cas dans l'œuvre conservée de Tacite dans lequel *sermones* est développé par un discours indirect.

170 Les *uarii rumores* du début des *Annales* (Tac., *Ann.*, 1.4.2) forment un exemple de très long discours indirect rapportant le contenu d'une rumeur, dans le genre démonstratif (il s'agit d'évaluer les potentiels successeurs d'Auguste), tandis que les *sermones* des Bataves (Tac., *Hist.*, 5.25.1-2, discours indirect également très étendu) se rangent dans la catégorie du discours délibératif : au moment où leur révolte contre Rome vacille, faut-il continuer la lutte ou solliciter la paix ?

171 "[Ces nouvelles], si elles furent reçues avec joie par la plupart, suscitèrent une rumeur fâcheuse chez certains : pourquoi soulever l'ennemi ? À tous les coups, cela se retournerait contre la *res publica* ; si, au contraire, cette manœuvre tournait bien, la paix avait à craindre d'un homme illustre et importun aux yeux d'un prince indolent" ([…] *ut laeta apud plerosque, ita apud quosdam sinistra fama. Cur hostem conciret ? Aduersa in rem publicam casura ; sin prospere egisset, formidolosum paci uirum insignem et ignauo principi praegrauem*, Tac., *Ann.*, 11.19.3).

fremere (“gronder”)[172]. L’affectivité de ces paroles informelles prend parfois la forme de discours indirects rattachés à des constituants non verbaux, voire dépourvus de sémantisme discursif[173].

La diversité du matériel lexico-syntaxique dont dispose Tacite signale à n’en pas douter son habileté rhétorique et sa capacité à élaborer un récit plaisant. Mais elle reflète aussi la diversité des manifestations historiques du phénomène rumoral, qui rend délicate toute tentative de définition. C’est pourtant à partir cette étape préalable que la réflexion, aussi bien historique que littéraire, doit s’amorcer.

“De la règle au vécu” : les rumeurs hors de l’emprise institutionnelle (chapitres 1 et 2)

La première partie de notre étude (chapitres 1 et 2) vise à reconstruire les pratiques rumorales telles qu’elles se déployaient dans les deux cadres auxquels la documentation littéraire les associe le plus souvent : la ville (et, singulièrement, Rome) et le camp militaire. L’unité de ces deux chapitres réside dans le refus de centrer le regard sur les institutions, dont l’étude forme ordinairement le socle de l’histoire politique du monde romain. Passer ainsi de la “règle” et des normes fixées par le droit public au “vécu” informel et divers des acteurs sociaux constitue un pas de côté nécessaire pour appréhender les “langages parallèles” de la rumeur, phénomène par essence volatil et de peu d’intérêt aux yeux des jurisconsultes[174]. Un tel décentrement invite à appréhender, en allant en quelque sorte à l’encontre de la lecture proposée par la plupart des sources littéraires, le champ diffus et par essence conflictuel du politique, par opposition aux mécanismes institutionnalisés de la politique, ou en complément d’eux[175].

172 Surtout employé en contexte militaire, et dont le contenu, bref (Tac., *Hist.*, 4.35.4, rumeur contre C. Dillius Vocula) ou très étendu (Tac., *Hist.*, 4.24.1, rumeur contre M. Hordeonius Flaccus), est toujours expressif.

173 Comme *pudor* (Tac., *Ann.*, 2.2.2), *desperatio* (Tac., *Ann.*, 15.13.3) ou *aemulatio* (Tac., *Hist.*, 4.69.2), entre autres exemples. Sur les “discours à une voix plurielle” chez Tacite et leur expressivité (plus perceptible dans les *Histoires* que dans les *Annales*), voir Utard 2004, 214-217. Sur le discours expressif chez Tacite en général, Miller 1964 ; pour une réflexion plus large sur le caractère plus ou moins “vivace” ou “frappant” (*vivid*) du discours indirect, voir Adema 2017, 17-18.

174 “De la règle au vécu” est l’expression par laquelle Nicolet 1976a, 16 résume le projet de son *Métier de citoyen*, tandis que l’expression “langages parallèles” renvoie, à la fin du même ouvrage, aux pratiques situées “en dehors du domaine traditionnel défini par le droit public” (Nicolet 1976a, 456-505, 459 pour la citation), à l’instar des *spectacula* par exemple. Sur cette notion forgée par Cl. Nicolet et ses limites, voir Montlahuc 2019a.

175 Sur l’historiographie de cette distinction conceptuelle et son application à l’histoire romaine, Montlahuc 2020. En mobilisant la dialectique entre la politique et le politique, on distinguera ainsi, d’une part, les “processus de décision publique, fondée sur des formes de délibération collective, se déroulant dans un cadre institutionnel formalisé” et, d’autre part, un “champ d’action diffus et non institutionnalisé, recouvrant l’ensemble des discours, des rituels et des pratiques collectives qui contribuent à forger, au sein de la communauté, un sentiment d’appartenance partagée”, “cadre conflictuel” par essence (Azoulay 2014, 619). Sur le renouvellement de l’histoire politique non institutionnelle, voir encore Rosillo-López 2022, 11-18.

Tout n'est pas politique, même en matière de rumeur[176], et, avant d'être une forme ou un outil de communication touchant le gouvernement de la cité, les bruits publics sont d'abord une pratique sociale permettant la diffusion des informations et leur évaluation collective par la communauté. C'est par cette lecture médiatique que nous chercherons à appréhender dans le **premier chapitre** la nature des rumeurs. En observant les traits stéréotypiques des ragots et racontars, nous essaierons d'en proposer une analyse modélisante – par leur forme plutôt que leur contenu, en somme. Pour ce faire, les textes historiographiques offrent de précieux tableaux dans lesquels la course d'une rumeur est à plusieurs reprises décrite de manière exhaustive, de sa naissance à sa mort, et qui permettent une saisie complète du phénomène. Se dessine ainsi, à partir de l'œuvre de César, Tite-Live, Tacite ou Ammien, un récit-type de la rumeur, dont le principal intérêt constitue aussi son principal défaut, puisque le caractère englobant trahit, par la force des choses, un regard surplombant, peu attentif aux petites interactions qui permettent en pratique la circulation des rumeurs. Si, observées de l'extérieur, les rumeurs ont comme principale caractéristique une certaine "désauctorialisation", en ce sens qu'aucun ragoteur n'assume la responsabilité de l'énonciation rumorale, en revanche, du point de vue d'un des maillons de cette chaine, c'est bien l'interconnaissance, voire la familiarité, entre les acteurs sociaux qui assure la capacité des informations alternatives à circuler. Partant, d'autres sources doivent être mobilisées pour se "mettre au niveau" des rumeurs – des sources plus proches, par leur objet, des pratiques sociales communes : la comédie, la poésie érotique, la fable, les déclamations. Quoique pour la plupart fictionnels, ce qui explique que les spécialistes y aient jusqu'à présent peu recouru, ces textes sont précieux pour voir l'envers du décor, tant les rumeurs sont habituellement lues à partir du corpus a priori plus digne de confiance des historiens. Pourtant, Plaute, Ovide, Phèdre ou les déclamateurs impériaux, lorsqu'ils font référence aux phénomènes rumoraux, modèlent leur représentation artistique sur l'horizon culturel de leur public et sur une expérience partagée du phénomène rumoral. À ce titre, puisque l'approche du premier chapitre est modélisante et s'intéresse davantage aux formes sociales qu'au rôle historique et politique des bruits publics, l'utilisation de telles sources est non seulement possible, mais souhaitable, si l'on souhaite dépasser les stéréotypes du corpus historiographique. Pour cette même raison, les bornes chronologiques du chapitre 1 seront volontairement très lâches, et, même si l'essentiel des textes convoqués traite des périodes tardo-républicaine et alto-impériale, aussi bien Plaute qu'Ammien seront mobilisés, du moins lorsqu'ils permettent d'établir des continuités dans ces formes d'échange de l'information.

C'est une fois seulement déterminés les grands traits de ce qui singularisait la rumeur au sein des modes d'information et de communication à Rome qu'il est possible d'interroger son rôle proprement politique. À ce titre, les bruits publics, mécanisme relevant *du* politique, sont sans cesse conduits à interférer avec *la* politique, soit que les membres de la classe politique orientent leur action en fonction des *rumores*, soit que les rumeurs émanent des points de rencontre institutionnalisés entre peuple et élite dirigeante (assemblées, rituels et

176 Sur la différence et la complémentarité entre processus de *mise en actualité* et processus de *politisation* dans la construction de "l'actualité politique" contemporaine, voir Boltanski & Esquerre 2022, 9-13, singulièrement p. 10 : "Toute actualité n'est pas politisée, et des processus de politisation peuvent se former sans s'inscrire dans l'actualité." Nous revenons à cette question dans le chapitre 1.

cérémonies diverses, etc.). Les spécialistes de la culture politique des groupes subalternes dans l'Antiquité ont insisté sur l'importance des rumeurs comme préalable à l'action collective et comme outil de dialogue indirect avec l'aristocratie sénatoriale, en général, et le prince, en particulier, sous l'Empire[177]. Forgées à l'abri des dominants, exprimant dans l'espace public des remarques souvent acerbes au sujet du gouvernement de la communauté, les rumeurs constituent bien ces "armes des faibles" qui, malgré leur caractère détourné, parviennent parfois à subvertir la domination[178]. S'inspirant de ces observations, le **deuxième chapitre** interroge la dialectique politique qui se joue entre les rumeurs et l'information officielle. Les premières pouvaient concurrencer la seconde, ce qui contraignait les détenteurs de la puissance publique à parfois mettre en place d'ingénieux dispositifs de rétention ou de contrôle de l'information, le plus souvent à composer avec la part de "fuite" (*leak*), volontaire ou non, qui était commune dans les espaces de taille différente que nous étudions, à Rome comme dans les camps militaires. Les locuteurs ordinaires des rumeurs étaient dotés d'une véritable culture politique qui leur permettait d'être à l'affût des informations encore non divulguées, tout particulièrement en contexte de crise, et de les faire circuler efficacement à différentes échelles. Sans renoncer à une logique de balayage chronologique très large, nous nous focaliserons progressivement sur le début de la période impériale et sur le témoignage de Tacite, via trois études de cas qui illustreront la variété des relations souvent complexes entre rumeur et information officielle : par ordre chronologique, les épisodes de succession impériale à la mort d'Auguste et de Claude (14 et 54), les bruits circulant sur Galba de sa prise de pouvoir à sa disparition (68-69) et la circulation des nouvelles entre la Germanie et Rome au début de l'année 69.

Pour une lecture "linguistique" de l'historiographie ancienne : construction du récit et philosophie de l'histoire au prisme des rumeurs chez Tacite (chapitres 3 et 4)

La deuxième partie de cet ouvrage interroge la manière dont Tacite a encodé dans son récit les formes sociales de la rumeur mises en lumière dans la première partie de l'étude. Phénomène central dans toute vie en communauté, la rumeur trouve un large écho au sein de l'œuvre tacitéenne et y assume un certain nombre de fonctions. Toutefois, Tacite ne s'affranchit jamais de toute référentialité historique, et ses rumeurs se conforment à une matière historique qui contraint l'historien antique, celui-ci devant, comme toujours, respecter la loi de vraisemblance et la recherche de la vérité[179]. Ni pure convention littéraire, ni simple artifice rhétorique, l'écriture des rumeurs doit être appréhendée *en contexte* – à la fois le contexte historique dans lequel tel ou tel bruit a couru, mais aussi le contexte historiographique qui contraint l'historien à opérer des choix dans l'organisation de sa matière, et donc à donner telle ou telle forme à la rumeur.

177 Voir surtout les travaux de C. Courrier et J. C. Magalhães de Oliveira cités plus haut, auxquels on pourra ajouter des études de cas plus ponctuelles, comme Autin 2022.

178 Pour reprendre les analyses de J. C. Scott, d'abord formulées à partir de l'observation d'une communauté paysanne dans la région du Kedah (Scott 1985, 282-283 par exemple), puis généralisées à de nombreuses autres configurations historiques (Scott [1990] 2019, 254-263).

179 Dans une lettre adressée à Tacite, Pline rappelle d'ailleurs à son ami que "l'histoire ne doit pas excéder la vérité" : celle-ci "suffit aux actions honorables" (Plin., *Ep.*, 7.33.10 : *Nam nec historia debet egredi ueritatem, et honeste factis ueritas sufficit*).

Objet du récit dont on peut décrire l'apparition, la circulation, la tentative de suppression ou la disparition évanescente, la rumeur est aussi support de discours, lorsque l'historien rapporte son contenu et lui cède la parole. La place de cette voix secondaire au sein du texte tacitéen est au cœur du **troisième chapitre**, qui tire profit des méthodes de la narratologie pour étudier comment le dialogisme institué entre le narrateur principal et la narratrice secondaire que devient parfois la *fama* nourrit la construction du récit. Certains effets associés aux rumeurs, en premier lieu en lien avec les stratégies d'insinuation ou avec la caractérisation des personnages (princes, sénateurs, *uiri militares*, femmes de la *domus* impériale), sont connus de longue date ; d'autres, pourtant patents (fonction dans la manipulation de la chronologie, participation à l'élaboration unitaire de l'œuvre), ont moins intéressé les études savantes. Ce recours aux rumeurs apparaît pourtant dès l'*Agricola* comme un geste subtil et maîtrisé de Tacite, qui forme à l'aune de sa production historiographique ce qu'il convient bien d'appeler une *technique d'écriture*. Toutefois, celle-ci n'est jamais parfaitement dissociable de l'objet historique qu'étaient les rumeurs et des stéréotypes afférents. En dessinant quatre fonctions qu'elles assument dans le récit (fonction transitionnelle, fonction modalisatrice, fonction portraitique, fonction unifiante), nous cherchons à comprendre quelle facette du phénomène Tacite met à contribution pour en tirer tel ou tel effet.

Aussi les rumeurs ne doivent-elles jamais être pensées comme relevant d'une *exaedificatio* rhétorique ou simplement plaisante, qui enroberait (voire obscurcirait, comme on le pensait encore au début du siècle dernier[180]) l'analyse historique elle-même : elle participe du dévoilement des rouages du pouvoir du premier Principat qu'entreprend l'historien. Elles entrent à ce titre dans un système de représentation plus large et participent de la philosophie de l'histoire défendue par l'auteur des *Annales*. Tel est l'objet du **quatrième et dernier chapitre**, qui élargit l'étude à un certain nombre de discours collectifs et anonymes trop décontextualisés pour être qualifiés immédiatement de rumeurs. Ces textes font entendre une voix autre au sein du récit, une voix souvent blâmée comme passionnelle plutôt que comme rationnelle, mais qui permet une saisie des événements moins balancée que celle du narrateur tacitéen et indique la réaction affective (souvent excessive) des acteurs qui évoluent au ras de l'événement. Leur multiplication au sein du récit rend compte plus avant de l'expérience troublante de la perte des repères induite par le Principat : alors que la République (se représente Tacite) garantissait un traitement collectif, ouvert et libre des affaires publiques, le régime impérial, avec la confusion permanente entre privé et public induite par la position nouvelle du prince, se signale par le difficile accès aux informations politiques et, partant, implique une délicate reconstruction des faits par l'historien romain. De marginalisées, les rumeurs deviennent centrales, et l'historien peut dès lors se référer à elles comme instances productrices d'un savoir certes toujours objet de soupçon, mais palliant l'absence de publicisation de l'information par la famille impériale, ainsi que les biais des sources contemporaines des faits.

Dans cette deuxième partie, le dialogue constant entre matière historique et (ré) élaboration rhétorique met en lumière l'intrication permanente entre ces deux facettes des

180 Par exemple Reid 1921, 194.

rumeurs. À condition de dépasser les effets sentencieux que cumule le texte à leur endroit, on observera que les rumeurs sont tout aussi centrales dans l'écriture du récit qu'elles ne le sont dans la cité romaine. À cet égard, l'écriture des rumeurs ne peut être appréhendée comme un simple artefact littéraire : les formes mêmes qu'elles prennent chez Tacite sont significatives pour comprendre la pensée de l'auteur, le contexte historique et même l'expérience complexe du régime impérial au Ier siècle. C'est par cet acquis du *linguistic turn* – selon lequel le langage (ici sous la forme codifiée de l'historiographie tacitéenne) ne donne pas à lire la réalité objective des faits mais fraie un chemin pour saisir les représentations et les mentalités[181] – que nous reviendrons finalement, par l'étude précise du texte, à l'enquête historique avec laquelle nous ouvrons à présent notre enquête.

181 C'est donc une utilisation prudente des résultats du "tournant linguistique" que nous suggérons ici, dont l'application des méthodes aux réalités anciennes est de toute façon rendue complexe par le fait que les historiens antiques font avant tout œuvre littéraire et que la scientificité de l'histoire, postulat contre lequel se sont dressés les tenants de cette mouvance, n'a guère de sens dans l'Antiquité. Pour une synthèse récente du *linguistic turn* et des débats qu'il a suscités, voir Loriga & Revel 2022, 15-33 en particulier.